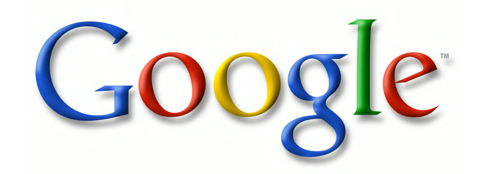
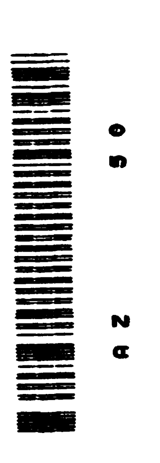








LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE

ADRESSÉES A MADAME LA COMTESSE

DE LUTZELBOURG.

LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE

ADRESSÉES A MADAME LA COMTESSE

DE LUTZELBOURG,

AUXQUELLES ON A JOINT UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE VOLTAIRE,

Gravée par MILLER.

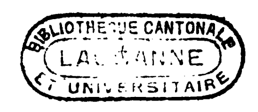


PARIS,

Chez Masse, Éditeur, rue Boucher, N.° 2,
Delaunay, Palais Royal, galerie de Bois, N.° 243.

DE L'IMPRIMERIE DE GILLÉ.

1812.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Possesseur de presque toutes les lettres de Voltaire à madame la comtesse de Lutzelbourg, je me proposais de ne publier que celles qui sont absolument inédites; mais, ayant remarqué des différences notables entre les originaux et les lettres imprimées dans l'édition de Kell, j'ai cru que le public en ferait volontiers la comparaison. En conséquence, et d'après l'avis de personnes éminemment distinguées dans les lettres par leurs lumières et par leurs services, et qui s'intéressent à l'illustration de notre littérature, j'ai

livré à l'impression toutes les lettres de Voltaire qui sont dans mes mains, tant inédites que déjà imprimées.

Je déclare que je n'avouerai aucun exemplaire qui ne serait pas revêtu de ma signature au bas de cette page.

Masse

je ne vous écris.
songez yeux et
un estomuvenez vous
de mo gt trois ans
et qui v e hidropisie.
imitez la elque saint
afin que vous faire
ma courir lannée
p.roch le meme jour

Rome pour une église
ir, et le portrait
de Pompadour
rien pour ce monde cy
re

e je vous suis attaché
tendre respect
mier moment

V

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Les Lettres que nous donnons au public nous ont paru réunir deux titres à son attention : le nom de l'auteur, et l'époque mémorable qu'elles rappellent. Quant à leur authenticité, les originaux sont dans nos mains ; nous ne refuserons pas de les montrer aux personnes qui auraient besoin de conviction : mais qui peut ne pas reconnaître le cachet de Voltaire ?

Ces Lettres, comme en général toute la correspondance de Voltaire, honorent bien plus son esprit que son cœur. On y retrouve cette mobilité de caractère qui ne fonde nos affections que sur les caprices du moment ; cette

instabilité de principes renversés au premier choc par le souvenir du passé ou par les caresses présentes ; aujourd'hui, partisan du roi de Prusse qui vient de lui écrire et de lui adresser des vers ; demain, ennemi furieux et ridicule de ce même prince dont les agens à Francfort outre-passèrent, pour jouer un rôle, des ordres sévères, mais peut-être dictés par la prudence ; tantôt, la finesse exquise d'un courtisan ; quelquefois, des plaisanteries plus dignes d'un cannibale que de l'écrivain le moins poli. Sa philosophie n'a pour tout pivot que l'égoïsme le plus absolu : triste philosophie qui ne renferme que des semences de mort ! Faire le plus de bruit ; accaparer le plus de louanges possible ; rejeter toute censure et sans cesse attacher sur les écarts de son amour-propre l'œil inflexible de l'envie ; flatter tous les souverains, tous les grands, de la manière la plus délicate, et recourir

souvent aux formules les plus ignobles pour les tourner en ridicule avec ses égaux ; ne s'intéresser aux événemens politiques de son temps que sur le plus ou moins de rapport qu'ils peuvent avoir avec sa fortune ; professer en face de l'Europe instruite la philantropie la plus universelle, et, dans son commerce privé, n'offrir que les saillies d'un bel esprit avantageux qui ne voit et n'admire que ses propres œuvres ; feindre sans cesse pour les autres un attachement qu'il n'a que pour lui seul, et ne considérer, dans ce grand nombre de personnages avec lesquels il se pique de correspondre, que les trompettes de sa renommée et les échos de sa vanité : tel se montre le plus souvent l'auteur de la Henriade dans sa correspondance imprimée, et tel encore dans le peu de lettres que nous publions aujourd'hui.

La correspondance de cet homme célèbre peut être considérée en quel-

que manière comme le contre-poison des principes dangereux qu'il a fait circuler. Tandis que l'homme se rapproche de nous, l'écrivain perd de son influence et de son poids. C'est comme un acteur dans les coulisses.

A Dieu ne plaise que nous ayons dessein d'attenter à la gloire d'un grand homme! La portion solide de cette gloire ne saurait plus être contestée. A mesure que le torrent des âges s'écoule, seul le vrai mérite surnage; tout ce que l'esprit de parti, tout ce que l'intrigue ajoutait à la renommée tombe, et disparaît avec les passions contemporaines. Pour la juste appréciation de Voltaire et des écrivains de la même époque, dix ans de tourmente politique ont plus fait que dix siècles de calme et de silence. Désormais toute question sur le mérite absolu ou relatif de cet homme célèbre, considéré comme écrivain et comme moraliste, ne saurait plus

appartenir qu'aux disputes de l'école.

Mais quand l'expérience a condamné en dernier ressort les opinions dangereuses, reste encore en faveur de ceux qui les mirent en vogue, cette hypocrisie des livres qui, semblable à toutes les sortes d'hypocrisie, se démasque si bien d'elle-même quand on sait l'amener à se trahir. Que la vie privée de quiconque ne joua pas un rôle important sur la grande scène du monde reste enveloppée des voiles de l'indulgence, l'obscurité fut de tout tems la prérogative des hommes vulgaires; mais ceux qui ne craignent pas de s'ériger en législateurs du genre humain doivent s'attendre à l'examen le plus scrupuleux de leurs titres. Toute révélation qui tend à mettre à nu les ressorts cachés qui les font mouvoir, est légitimée par la hauteur des prétentions qu'ils étalent. Si, par devoir d'état, ayant à rappeler au peuple une morale ou des dogmes

consacrés par l'assentiment général, nous forçons nos auditeurs à comparer notre conduite avec nos paroles, les préceptes étant jugés d'avance, l'alternative de honte ou de gloire que prépare cet examen, ne peut atteindre que nous. Mais quand nous travaillons à changer l'ordre établi, nous devons craindre que cette ardeur de réformer les abus ne soit considérée comme un abus elle-même.

Dans le premier cas, les discours religieux de l'homme corrompu sont un miroir vengeur qui fait mieux connaître toute la difformité de son âme. Dans le second, en attendant l'approbation de l'expérience, c'est de l'homme lui-même que les préceptes et les conseils qu'il proclame tirent leur première preuve; c'est par l'abondance, par la pureté de sa source, qu'on juge d'un ruisseau qui prétend devenir un fleuve, et fertiliser des contrées lointaines.

Telles sont les principales considérations qui se présentèrent à notre esprit en lisant ces Lettres pour la première fois. Une autre considération nous a quelque tems arrêté, quand nous avons eu dessein de les rendre publiques. Nous avons craint que les personnes religieuses ne fussent blessées d'y retrouver certains sentimens dont l'expression revient à tout propos sous la plume de Voltaire, au risque d'épuiser toutes les combinaisons d'un style ingénieux et toujours neuf par sa constante légèreté. Croirait-on que l'excès même où la correspondance déjà connue a porté le scandale, nous offre un motif suffisant de tranquillité à cet égard? Pour dégoûter du vin les jeunes Spartiates, on mettait sous leurs yeux un esclave en proie aux plus hideuses convulsions de l'ivresse. Dans ses Lettres à d'Alembert, Voltaire ne se montre que trop souvent comme un misérable esclave de l'or-

gueil, portant au plus haut degré de fureur et de turpitude l'ivresse de l'impiété : on dirait qu'il obéit à son insçu aux décrets mystérieux de la Providence, quand il paraît devant ses disciples, dans un état si humiliant et si propre à détruire toutes les grâces de son esprit, tous les attraits de sa morale épicurienne, toutes les ruses de sa philosophie égoïste et railleuse, tout l'enchantement, en un mot, que sa brillante imagination et les désirs secrets d'un siècle corrompu répandaient sur une doctrine insultante et cadavéreuse.

Si nous pouvions croire qu'il existât des âmes vraiment honnêtes sur qui *l'infâme* licence de Voltaire n'eût pas produit son véritable effet, nous n'hésiterions pas, quelle que soit d'ailleurs notre admiration pour les qualités éclatantes de cet écrivain, de condamner au feu des pages toujours précieuses, puisque la main d'un grand homme les

a tracées; et les reproches que certains esprits nous adresseraient peut-être, loin de tomber sur nous, ne serviraient tout au plus qu'à justifier notre zèle, ou, si l'on veut, notre témérité. Que ces esprits-là pourtant se rassurent! Voltaire n'a déjà que trop bien dirigé dans leur rebellion nos modernes Encélades, pour qu'ils eussent à regretter beaucoup le sacrifice de quelques Lettres, où l'on trouve moins les saillies d'une impiété sans frein que les singulières boutades d'une abnégation philosophique, bien différente de l'abnégation chrétienne, fondement de la plus pure des religions.

Une courte sortie contre La Baumelle exceptée, l'oreille des vrais amis de Voltaire n'a point à redouter, comme autrefois à l'apparition d'un nouvel enfant de sa plume, ces injures plus nuisibles à sa propre gloire qu'aux ennemis que cette même gloire lui avait faits. L'envie même, si atten-

tive à tout ce qui peut trahir les secrets honteux d'un homme célèbre, ne pourra point y noter ces expressions où la basse jalousie se déguise mal sous les couleurs de la haine. De la jalousie dans Voltaire! hélas! on voudrait en vain se le dissimuler; et bien qu'on lui ait appliqué ce vers fameux :

De qui dans l'Univers peut-il être jaloux ?

il est certain que la grossièreté souvent atroce dont plusieurs de ses écrits, dont surtout sa correspondance est infectée, décèlent plus d'une fois autre chose que des mouvemens de rancune littéraire, et les douleurs de la vanité blessée par des avis ou des critiques.

Jean-Jacques n'écrivait pas des feuilles malignes comme Fréron; il ne cherchait point à relever des erreurs historiques comme le savant M. Larcher; mais l'auteur de Julie et

d'Émile se montrait animé de sentimens religieux; sa plume en était quelquefois toute trempée ; et le bel esprit philosophie reconnut peut-être, par un retour involontaire sur lui-même, que Rousseau puisait à une meilleure source de goût et d'immortalité. Quels sont en effet, parmi les grands écrivains, ceux dont les espérances de gloire sont le moins déçues? L'un, courtisan assidu de toute grandeur qui vient à paraître, ne craint pas d'associer l'éclat de son génie à l'éclat de chaque nouveau météore ; l'autre, flatteur des passions qui amollissent l'ame, avant de dire un adieu éternel aux idoles qui depuis longtems l'ont abandonné lui-même, voit de plus heureux rivaux, par droit de jeunesse et de mode, le renverser du trône des frivolités : bien moins à plaindre encore que cet écrivain sans pudeur, qui recueille sa renommée dans la fange des vices, et dont le

nom parvient aux siècles à venir, moins par la faveur des hommes corrompus, qui se lassent de tout, que par le mépris des honnêtes gens que les prestiges du bel esprit ne peuvent séduire. Non, il n'est point de véritable immortalité de gloire pour quiconque ne pressent pas une immortalité de bonheur; toute immortalité vient du ciel; la gloire humaine est un instinct religieux; c'est un culte qu'on rend au génie, à la vertu, dans les êtres privilégiés où brille le plus l'intelligence divine.

N'est-il pas singulier, en effet, que Rousseau, dont les écrits politiques ont donné lieu à des méprises si cruelles, soit sorti plus pur que Voltaire de cette épreuve de la révolution, qui a fait justice d'un si grand nombre de renommées? Quand l'imagination se représente ces deux écrivains célèbres dans un lieu et parmi des auditeurs assortis à leur carac-

tère ainsi qu'au genre de leur talent, il nous semble voir Voltaire dans les salons de nos capitales, entouré de toutes les recherches du luxe, et rassurant un cercle d'hommes et de femmes frivoles sur le vide de leurs occupations, et sur les dangers de leurs plaisirs. Jean-Jacques se laisse à peine entrevoir sur un siége de gazon, dans un bocage frais, plein de grâces et d'enchantement, et tel que Milton nous peint son Eden si délicieux ; des tourterelles, des colombes roucoulent sous le feuillage des arbres ; une douce lumière se joue dans les rameaux, sur l'herbe fleurie, et produit mille reflets dont la vue est charmée. Tandis que le silence majestueux de la campagne n'est troublé au loin que par les sons agrestes d'une cornemuse, ou par les airs d'une bergère qui chante avant que ses longues rêveries commencent, une société de femmes sensibles, de jeunes gens que le luxe et la mode

n'ont point encore corrompus, écoute avec ravissement l'homme de la nature : il rend hommage à cet amour dont l'origine est céleste; il exalte les sacrifices qu'on fait à la vertu; il vante les goûts purs qui maintiennent la paix de l'âme; à l'homme né fier et sauvage il inspire des mouvemens généreux; aux femmes des sentimens modestes, et cet amour des devoirs qui fait leur beauté la plus douce et la plus irrésistible; il cherche le plus grand bonheur des sociétés humaines dans les combinaisons de la politique, et voudrait épargner quelques larmes à l'enfance, à cette fleur délicate de la vie, jusqu'alors si négligée.

Favori du grand monde, Voltaire s'expose à tous les caprices d'un tel maître, à tout le ressentiment de ses longues amertumes et de ses coupables douleurs. Rousseau est l'ami des malheureux, l'appui du faible; il ne veut pas que l'homme, pour se dis-

traire de peines passagères, oublie ses devoirs et dégrade sa nature ; il songe à le former pour lui-même autant que pour les autres ; il l'attache à la vie présente par les liens de l'immortalité. Merveilleux effet de l'éloquence employée à célébrer la vertu simple et modeste! Rousseau, pour quelques pages irréprochables, obtient le pardon de ses écarts trop fréquens, et fait partager à ses écrits la destinée de cette religion du malheur, la seule éternelle au milieu de nos vicissitudes, et parmi les ruines successives de la nature, des hommes et de leurs passions.

Mais c'est perdre trop long-tems de vue l'objet de ce discours; nous voulions seulement montrer qu'en publiant ces Lettres, nous étions loin de partager tous les principes de celui qui les écrivit. A mesure qu'on parle d'un homme aussi célèbre, on se rappelle involontairement son plus illustre contemporain,

et il est difficile de parler sobrement de l'un et de l'autre. Voilà peut-être notre excuse à cet égard. Aurons-nous besoin de solliciter aussi quelque indulgence, en retraçant en peu de mots l'époque mémorable à laquelle se rattache cette correspondance ?

Une contestation au sujet de quelques arpens de terre dans l'Amérique septentrionale, alluma un long embrasement en 1755. Avant toute déclaration de guerre, trois cents navires français, trois vaisseaux du roi, six mille officiers de marine ou matelots, et quinze cents soldats, tombèrent avec étonnement dans les filets des Anglais. Le ministère n'opposait à cette agression perfide que les lenteurs d'une fausse prudence, et même, pendant quelque tems, l'incrédulité la plus désastreuse, pour ne pas dire la plus coupable. Cette même année, Lisbonne fut presque entièrement renversée et détruite, et plus de trente

mille de ses habitans furent engloutis par un tremblement de terre, le 1.er novembre.

Cependant la perfidie des Anglais rendit enfin quelque vigueur à notre gouvernement. On saisit tous les navires de cette nation qui se trouvaient dans nos ports; on encouragea la course; on pourvut à la sûreté des Colonies. Le traité signé à Versailles le 2 mai, avec l'Autriche, reporta en Angleterre les alarmes qu'elle nous avait d'abord inspirées. La marquise de Pompadour, qui, pour se donner en quelque sorte le droit de traiter d'amie l'impératrice Marie-Thérèse, et pour se venger de quelques propos du roi de Prusse, avait fait conclure cette alliance, voulut en éterniser la mémoire par un chef-d'œuvre de gravure. C'était un camée d'agate-onyx, d'un travail admirable, qu'elle plaça dans son cabinet, et qu'elle montrait avec complaisance aux étrangers trop

enclins d'eux-mêmes à se rappeler nos malheurs : frivole monument d'un siècle encore plus frivole, et d'une guerre où nous devions perdre nos vaisseaux, nos soldats et nos Colonies.

Après plusieurs feintes expéditions, après des armemens commencés, suspendus et repris à Toulon, le maréchal de Richelieu débarque le 17 avril avec douze mille hommes à l'île de Minorque. L'amiral Byng, chargé de secourir l'île, est battu par M. de la Galissonnière, et ne retourne en Angleterre que pour y être fusillé à bord de son vaisseau amiral; le fort Saint-Philippe, défense principale de l'île, attaqué avec une audace toute française, capitule bientôt.

Tandis qu'on prenait l'île de Minorque, des Indiens soulevés et conduits par l'heureux Bussy, enlevaient des places aux Anglais, et causaient à leur commerce du Gange des pertes

considérables; des succès illustraient aussi nos armes dans le Canada. Mais déjà les discordes qui régnaient dans notre marine, sous un ministère faible, annonçaient que le tems des triomphes était passé pour elle. Des traîtres affectaient de trouver la sentence contre l'amiral Byng trop rigoureuse, parce qu'ils sentaient le besoin de justifier bientôt pour eux-mêmes d'infâmes défections; des officiers de marine, braves et habiles d'ailleurs, n'appréciaient leur propre honneur et celui du pavillon, que suivant la naissance et le nom de leurs chefs.

En attendant les effets du traité de Versailles, trois puissances, Marie-Thérèse, Elisabeth de Russie et Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, tombaient sur Frédéric II, seul contre tous, mais aussi le seul prince de l'Europe qui eût un trésor, et qui eût établi dans ses armées une vraie discipline.

Frédéric marche d'abord dans la Saxe, surprend Leipsick, et se présente sous les murs de Dresde. Auguste se retire devant lui comme son père se retira devant Charles XII; il quitte sa capitale, et va occuper le camp de Pirna, sur le chemin de la Bohême et sur la rive de l'Elbe. Frédéric entre dans Dresde. Le Conseil aulique de l'Empereur le déclare perturbateur de la paix publique et rebelle. Pour toute réponse, il gagne la bataille de Lovositz contre l'armée autrichienne, et vient bloquer les Saxons dans le camp même de Pirna. Les Autrichiens ne peuvent secourir leurs alliés, qui se rendent prisonniers au nombre de treize à quatorze mille hommes, sept jours après la bataille.

Si, d'un côté, la France secourait l'Autriche pour lui rendre cette même Silésie qu'elle avait contribué à lui enlever, de l'autre, l'Angleterre s'alliait avec la Prusse contre Marie-Thé-

rèse, dont elle avait auparavant défendu la cause.

Tandis que les Russes marchaient contre Frédéric, à travers la Pologne, le duc d'Estrées conduisait les Français dans le Hanovre, mal défendu par un rassemblement d'Hessois, d'Anglais et d'Hanovriens, ayant à leur tête ce même duc de Cumberland qui avait attaqué Louis XV à Fontenoy. D'Estrées le poursuit pas à pas, l'atteint vers Hastembeck, lui livre bataille, et remporte une victoire complète, tandis que, par suite d'intrigues de cour, le courrier porteur de son rappel était en route. Frédéric, menacé de tout côté, gagne une bataille sanglante auprès de Prague sur le prince Charles de Lorraine, frère de l'Empereur, et sur le général Brown; mais il ne peut se rendre maître de la ville, et perd la bataille de Kolin contre le maréchal Daun qui était venu dégager le prince Charles.

Cependant le maréchal de Richelieu, qui avait remplacé le maréchal d'Estrées sur les bords de l'Elbe, réduisait à capituler le duc de Cumberland, dont il aurait pu anéantir l'armée. Ni la cour de France, ni la cour de Londres, ne ratifièrent cette capitulation; elle ne servit qu'à faire gagner du tems aux Anglais. Pendant que le maréchal de Richelieu restait dans l'inertie contre nos ennemis, et dépouillait le Hanovre pour en augmenter le nombre, le maréchal prince de Soubise s'avançait vers la Saxe, uni aux troupes de l'Empire; les Russes remportaient des avantages sur les Prussiens, et les troupes de Marie-Thérèse leur enlevaient Schweidnits et Breslaw, dans la Silésie. Frédéric était mis au ban de l'Empire : dans cette extrémité, il fit une sorte de testament philosophique en vers français; et n'écoutant plus que son désespoir, il résolut de se faire tuer dans les rangs

d'une armée française. Cependant, ne voulant rien laisser au hasard de tout ce qu'il pouvait encore lui enlever, il prit une position savante devant les armées du prince de Soubise et de l'Empire. Le prince n'était pas d'avis d'attaquer; le général des Cercles était d'un avis contraire. Ce dernier avis prévalut, et la déroute sans exemple de Rosback suivit cette attaque imprudente à laquelle les Français n'avaient pu se refuser, n'étant qu'auxiliaires.

Sans la bataille de Lissa, gagnée un mois après par ce même Frédéric, quatre cents lieues plus loin, sur les Autrichiens, les lauriers de Rosback eussent à peine retardé sa perte. Ces avantages mêmes ne purent empêcher les Russes d'entrer dans Berlin, que les Autrichiens, dès le commencement de cette guerre, avaient déjà mis à contribution.

Cependant, malgré leur déroute à Rosback; malgré leurs échecs à

Crevelt et à Minden, les Français ne quittaient pas l'Allemagne. Malheureux, mais toujours braves, ils s'obstinaient à lutter contre le génie de Frédéric, l'inexpérience de quelques-uns de leurs généraux, et l'esprit d'intrigue qui les plaçait ou qui les animait tous.

Frédéric, aussi valeureux, mais plus habile, après tant de victoires, en avait presque perdu tout le fruit. Ses trésors étaient dissipés, ses troupes moissonnées; il était réduit, en 1762, à se tenir retranché sous Breslaw, lorsque la mort d'Élisabeth, impératrice de Russie, vint changer la face des affaires. Pierre III, successeur de cette princesse, admirateur passionné de Frédéric et de sa tactique, fit la paix avec lui, et le secourut, ne sachant point l'imiter.

Bien que la fin tragique et trop bien connue aujourd'hui de l'époux de Catherine II eût privé bientôt Frédéric

d'un utile prosélyte, ce prince voyait enfin se calmer la tempête qui tant de fois avait été sur le point de le submerger. Toutes les puissances belligérantes désiraient la paix ; l'Angleterre et la Prusse, pour jouir de leurs victoires ; l'Autriche, la France et l'Espagne, pour réparer leurs pertes. Entrée depuis peu en communauté de désastres, l'Espagne avait vu l'accumulation rapide de ses pertes la punir, en quelque sorte, d'avoir été trop long-tems spectatrice indifférente des malheurs de la France.

Si nos yeux, pour échapper au spectacle de ces combats, la plupart sans nom dans l'histoire, se portent vers ces contrées lointaines, où la valeur et les sciences de l'Europe doivent faire absoudre son ambition, que voyons-nous ? De grands succès dans l'Inde suivis de revers bien plus grands encore ; une compagnie de commerce transformée en

société de guerriers conquérans ; le gouverneur de cette compagnie se faisant nommer vice-roi dans une partie de la presqu'île, et menaçant déjà l'empire du Mogol, dont ses alliés indiens lui promettaient la conquête ; une alliance honteuse avec les crimes du perfide Chandasaëb dont nous fîmes par nos secours un lâche usurpateur ; d'immenses richesses voiturées en France, et paraissant le produit du commerce le plus étendu ; l'aspect de ces richesses faisant naître autant d'illusions que les promesses naguère si fatales à la société de Mississipi, illusions qui devaient être suivies d'un réveil presque aussi désastreux. Le moment de ce réveil n'arriva que trop tôt. Le bonheur de Dupleix s'évanouit devant les combinaisons anglaises confiées au génie du général Clive, et vaincu sous les remparts de la capitale du Maduré, on vit bientôt cet homme, qui fut sou-

verain dans l'Inde, et dont la femme était qualifiée de Reine, rejeté dans sa patrie par une suite de disgrâces, et réduit à solliciter, dans l'antichambre de ses juges, la conservation d'un faible débris de fortune, disputé à sa vieillesse par les ennemis que ses malheurs lui avaient donnés. Moins ambitieux et plus habile peut-être, Labourdonnaie, dont il avait causé la perte, l'attendait en France, où leur destinée commune devait les faire mourir dans l'abandon et la douleur.

A Dupleix, dont les témérités avaient laissé dans l'Inde de longues traces de bouleversement et de confusion, succéda un gouvernement paisible, qui cependant ne réussit point à calmer l'effervescence; et pour rétablir les affaires dans cette partie du monde, on choisit enfin les deux hommes les plus capables de les ruiner de fond en comble: une escadre commandée par M. d'Aché, des troupes sous les or-

dres de M. de Lally, devaient, par la réunion de leurs moyens, arrêter le torrent de l'usurpation anglaise. Le premier fit tout manquer par ses irrésolutions et par sa faiblesse; le second, brave, mais emporté, perdit la Colonie, et se perdit lui-même par ses violences. S'il eût été pusillanime, la Colonie eût succombé avec moins de gloire, mais le général n'eût pas porté sur l'échafaud une tête qui avait affronté tant de périls.

La même valeur, des actions d'éclat, signalèrent l'époque où nous perdîmes sans retour le Canada, qu'on appelait alors la Nouvelle France. Les efforts du général Montcalm, dont la mort glorieuse excita de vifs regrets; la résistance inouïe de Louisbourg, mal fortifié, mal approvisionné, mais défendu par des Français qui osèrent croire qu'une extrême bravoure fait pardonner quelquefois des disgrâces non méritées; l'attachement que les

Sauvages, si prompts à perdre tout souvenir, conservent pour notre nation; l'estime que les nouveaux maîtres de ces contrées témoignent encore pour le sang des anciens possesseurs; toutes ces circonstances viennent adoucir l'amertume attachée aux récits des malheurs de la patrie.

Sur les côtes même de la France, Belle-Ile voyait flotter le pavillon britannique. Il est vrai qu'après avoir violé deux fois notre rivage, les Anglais, dans une troisième descente, furent enfin repoussés vigoureusement à Saint-Cast, par le duc d'Aiguillon, dirent les flatteurs du tems, mais par la bravoure toute seule des Bretons, dira l'histoire.

Cependant, les têtes françaises, emportées par une turbulence contagieuse, et depuis si funeste, passaient par toutes les aberrations d'un gouvernement où, faute de limites bien précises, l'autorité se partage en autant

de branches que d'abus, et dont le chef n'a pas le courage d'interpréter le silence des lois en faveur de cette unité, seul refuge du peuple dans les tems difficiles. Quel spectacle déplorable offrait la patrie à cette époque! Un haut clergé licencieux et avare, ne tenant à la religion que par les dîmes et les bénéfices; un premier parlement ambitieux, cherchant à former avec tous les autres parlemens du royaume une ligue de résistance et d'usurpation; une cour dégradée, où l'autorité royale ne résidait plus que dans le sourire ou dans les dédains d'une femme corrompue et frivole.

Pour se dérober aux mesures de finance que les besoins de l'État rendaient indispensables, le clergé, ressuscitant à dessein les cadavres du jansénisme et du molinisme, cherchait à détourner sur les dogmes de la religion les alarmes qu'il ressentait pour les trésors de l'Église; le parlement,

jaloux d'une faveur populaire qui lui donnait la tentation de marcher l'égal du trône, tantôt fondé dans ses remontrances, tantôt visiblement entraîné par l'esprit de corps, cédait au besoin de jouer un rôle plus qu'à la nécessité de combattre les prétentions du fisc et du clergé : voulant tenir la balance entre deux rivaux également dangereux pour l'État, et qu'il fallait également réduire, la cour ne faisait que les enhardir par ses propres torts et par sa faiblesse, le plus grand de tous. Le gaspillage des finances, l'instabilité des ministres, les billets de confession, les fautes des généraux, en allumant l'indignation de tout cœur patriote, fournissaient des prétextes aux déclamations de cette philosophie frondeuse, née parmi les débats de l'encensoir, de Thémis et du trône, étrangère à la modération qu'elle ne vit régner nulle part autour de son berceau, et qui devait précipiter dans le même abîme

tous les corps de l'État, dont les divers excès lui donnèrent le jour.

Pour des esprits amis de l'ordre et sincèrement attachés au repos des peuples, il est d'autres circonstances, dans cette époque malheureuse, qui rembrunissent encore le tableau que nous traçons. En Suède, les amis du roi expient sous le fer du bourreau l'attachement qu'ils ont montré à leur maître; à Versailles, un misérable, que l'exaltation des parlementaires avait porté à une atroce démence, fait couler le sang de Louis XV; et le roi de Portugal, attaqué par des grands qui se disaient outragés, n'échappe à la mort que par une réunion de ces accidens imprévus qui dérangent quelquefois les combinaisons du crime.

La destruction des Jésuites se lie en France aux querelles du parlement, aux entreprises de son ambition; en Portugal, à l'attentat commis sur la personne du roi. Ce qu'il y a

de singulier, c'est que Malagrida, accusé par la voix publique d'avoir autorisé un régicide, ne fut brûlé que pour un petit livre mystique, depuis long-tems oublié, et pour avoir cru faire des prédictions et des miracles. En Portugal, les Jésuites furent chassés pour avoir enfreint leurs constitutions; en France, pour les avoir trop bien suivies.

Nous n'examinerons point ici l'influence d'un règne d'erreurs et de sottises sur le règne suivant, qui devait en porter toute la punition. Ceux qui aiment à s'arrêter sur les époques funestes où les peuples, parvenus au plus haut degré de civilisation, préparent par des excès, des folies, des absurdités de tout genre et sans nombre, les malheurs d'une postérité innocente, liront toujours avec un intérêt vif, mais poignant, le tableau de cette moitié du règne de Louis XV, où notre belle France n'était pour les nations étran-

gères qu'un objet de scandale et de dérision; où un de nos rois, à qui la nature n'avait pas refusé des qualités heureuses, abdiqua la gloire de sauver son peuple, et s'enfonça dans les voluptés les plus honteuses pour se dérober à la vue des désastres qui s'approchaient, que sa sagacité naturelle avait pressentis, mais auxquels son incurable mollesse l'empêchait d'opposer aucun obstacle.

LETTRES INÉDITES
DE VOLTAIRE

A MADAME LA COMTESSE
DE LUTZELBOURG, A STRASBOURG.

LETTRE PREMIÈRE.

1753.

MADAME la comtesse de Lutzelbourg croit donc qu'on peut arriver de Kell chez elle. Non, Madame, il n'y a pas de chemin. Mais il y en aura un aujourd'hui pour me mener chez vous, pour y jouir du repos et du charme de votre conversation. Je compte, Madame, venir vous présenter mes respects entre six et sept heures, et j'espère vous trouver en bonne santé. Je me meurs d'envie de vous faire ma cour.

V.

LETTRE II (*).

A Strasbourg, 2 septembre 1753.

Je l'ai lu, Madame, ce mémoire touchant dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentimens qui m'attachent à vous depuis si long-tems. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monsieur son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je sais,

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

c'est que feu M. de Klinglin a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment où je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame Gayot est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez sa santé ! Je n'en ai point du tout; mais je porte par-tout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, Madame, que cette destinée qui nous ballotte m'a fait presque alsacien ! Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes de *Riquevir*; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes. Mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, Madame; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même le

plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes; mais y a-t-il un port dans ce monde? On fait par-tout naufrage dans un ruisseau.

Si vous êtes en commerce avec monsieur Desalleurs, je vous prie, Madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban. Pour moi, je suis plus maigre que jamais, je suis une ombre, mais une ombre très-sensible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, Madame; je vous souhaite un soir serein sur la fin de ce jour orageux, qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect.

V.

LETTRE III (*).

Auprès de chez vous, 14 septembre 1753.

Je vous demande pardon, Madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout de la plume, surtout quand on écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je suis prophète, de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur. Non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de Klinglin, mais encore un autre qui est très-secret; et vous voyez que je n'avais pas mal

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

conclu. J'espère encore que M. de Klinglin reviendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement. Ce serait une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité. C'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de Wirtemberg. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de Naboth, et que mon hypothèque *est le beau billet qu'a la Châtre*. Mais, je n'en crois rien. Le duc de Wirtemberg est un honnête homme, et je pense qu'il croit en Dieu, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape.

Vous me donnez par le nez, Madame, d'un historiographe. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force. Il est vrai qu'on m'a laissé la place de gentilhomme ordinaire de la chambre; mais j'entrerai fort peu, je crois, dans cette chambre. J'aimerais mieux la vôtre mille

fois. Ayez donc la bonté, Madame, de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Je me souviens que M. de Richelieu eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région de la vessie fût demeurée paralytique chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour monsieur votre neveu. Vous vous imaginez donc que je demeure dans la rue des Charpentiers : point du tout, je suis à la campagne, vis-à-vis votre maison, où par malheur vous n'êtes point. J'y dépeuple le pays de cloportes auxquels on m'a condamné. Je vis tout seul. Je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de Coigny, dont je ne sais si je ferai usage. Tout ce que je sais bien sûrement, c'est que je meurs d'envie de vous voir, de causer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes respectueux et tendres sentimens.

V.

LETTRE IV (*).

A Colmar, 5 octobre 1753.

Je suis pénétré de regrets, Madame. Vous et madame de Brumath vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie; mais je ne me trompe point sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société.

Je suis arrivé si malade, que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui, Madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page parce que mon papier boit, (2) et qu'il

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

(2) Ici le *verso* de la page est tout en blanc dans la lettre autographe.

n'y a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. de Klinglin la justice que nous attendions. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que monsieur votre fils revient. Quand pourrai-je être assez heureux pour voir le fils et la mère? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous dans la retraite. La destinée m'y avait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, Madame; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre respect.

V.

LETTRE V (*).

Dans les Vosges (**), 14 ou 15 octobre 1753.

J'ai été, Madame, chercher dans les Vosges la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage; cette petite maisonnette dont vous me parlez m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré tous les brouillards du Rhin. Je ne peux encore prendre de parti, que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide.

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

(**) Voltaire écrit *Vauges* à la date et dans le cours de la lettre.

Vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, serait chose fort douce; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le Parlement voudrait être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme Perrin-Dandin, et ne trouve pas seulement un Petit-Jean qui braille devant elle. Tout est plein à la Cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont pas payés au trésor-royal savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très-petits malheurs. J'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient-ils bonne grâce de se plaindre devant votre neveu paralytique? Et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin. Si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, Madame, supportez la vie; car, lorsqu'on a passé le tems des illusions, on ne jouit plus de cette

vie, on la traîne. Traînons donc. J'en jouirais délicieusement, Madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercîmens.

V.

LETTRE VI (*).

Dans mes montagnes, ce 24 octobre.

COMMENT, Madame! est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand Châtelet de Paris? Tout ceci est le combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables billets de confession, et on ne songe ni à la petite vérole, ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravages que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la petite. Vous n'entendrez parler à Londres d'aucune dame morte de cette maladie. L'insertion les sauve, et on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de Beaufremont est le seul

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

qui ait fait inoculer un de ses enfans, et on s'est moqué de lui. Voilà tout ce qu'on gagne en France. Si j'avais un fils, je lui donnerais la petite vérole avant de lui donner un catéchisme.

Je retournerai bientôt de ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelques difficultés. Le duc de Wirtemberg a un procès pour cette vénérable masure au conseil privé; et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, Madame, on m'a dit un mot du beau château de monsieur votre frère. N'est-ce pas Overkeim ou quelque nom de cette douceur? Il est, je crois, difficile de le vendre : n'appartient-il pas à des mineurs? Mais personne ne l'habite; et si la maison et le jardin ne sont pas compris dans le fief invendable, si on peut louer le château avec les meubles qui y sont, en attendant que la famille s'arrange, ne serait-ce pas l'avantage de la famille? Je le louerai, si l'on veut, je ferai un bail. Je paierai un an d'avance pour faire plaisir à la famille; et pour pot-de-vin, je vous ferai un petit qua-

train pour votre tableau. Mais à qui faut-il s'adresser, et comment faire? Ma proposition n'est-elle pas indiscrète? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendriez-vous pas, Madame, avec votre charmante amie? Vous sentez bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi, je vous en prie, ce que vous en pensez; si on veut vendre à vie, si on veut louer, si on peut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien pour vous; la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster; il est occupé à Colmar. Il m'a paru fort aimable: il a tué du monde, il a fait l'amour, il est poli, il a de l'esprit, il est riche, il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun. Ce n'est plus le tems des processions de la ligue. De petites cabales ont succédé aux grandes guerres civiles. Il faut payer son vingtième, se chauffer et se taire; le reste viendra. Mille tendres respects, Mesdames.

Post-scriptum écrit à l'envers au haut du recto de la première page de la lettre autographe.

Je rèçois dans ce moment votre lettre du 17. Votre magistrat n'avait donc pas du vin du Rhin ?

Est-ce que madame de Maintenon donne une Sunamite à son David ?

V.

LETTRE VII.

21 novembre 1753.

La goutte qui s'est jointe à tous mes maux, m'a privé de la consolation d'écrire aux deux sœurs de l'île Jard. Je suis digne de figurer avec monsieur le chevalier de Klinglin. Je profite vite d'un petit moment d'intervalle pour faire des coquetteries à l'île Jard, du fond d'une salle basse de Colmar. Que dit-on dans cette île de la nouvelle recrue que font les provinces, de vingt-cinq conseillers au Châtelet ? Voilà environ deux cent quatre-vingt-dix personnes à qui le *bien-aimé* procure des retraites agréables. Il me paraît que les affaires de la préture vont plus lentement. Je vous supplie, Madame, de me dire s'il n'y a rien d'arrangé, et de vouloir bien ne me pas oublier auprès de monsieur votre fils, quand vous lui écrirez. J'ignore encore quand mon ombre pourra venir vous faire sa cour.

Portez-vous bien. Quand on a tâté de tout, on voit qu'il n'y a que la santé de bonne dans ce monde. Permettez-moi d'y ajouter l'amitié.

LETTRE VIII.

Colmar, 4 décembre 1753.

J'AI vu monsieur le baron d'Arstad, Madame. Tout ce qui vous appartient me paraît bien aimable, et redouble le tendre intérêt que j'ai pris si long-tems à tant de malheurs. Madame la première Présidente daigna venir voir le pauvre goutteux avant de partir pour Paris. Je vous dois les bontés dont votre respectable famille m'honore. Mais pourquoi faut-il que je sois loin de vous ! Les maux me clouent à Colmar, et la goutte est encore un surcroît de mes souffrances, sans en avoir diminué aucune. Il n'y a que les sentimens qui m'attachent à vous qui puissent me donner la force d'écrire.

Remerciez bien, Madame, la nature et votre sagesse qui vous ont conservé la santé. Quand les maladies se joignent aux maux de l'âme, quelle ressource reste-t-il ? La vie alors n'est qu'une longue mort. Et combien

de gens sont dans cet état ! On ne les voit point, parce que les malheureux se cachent. Ceux qui sont dans l'âge des illusions se montrent, et font la foule, en attendant que leur tour vienne de souffrir et de disparaître. Les momens heureux que j'ai passés dans votre solitude ne reviendront-ils point ? Conservez-moi du moins votre souvenir. Je présente le même placet à votre amie. Je ne sais aucune nouvelle. J'ai renoncé à tout, hors à vous être bien tendrement attaché.

V.

LETTRE IX (*).

A Colmar, 23 janvier 1754.

On m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément, si j'étais dans votre voisinage. Je préférerais surtout cette petite maison de campagne qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de Coigny. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir jouir le soir de votre charmant entretien, et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de Coigny, ce serait être à cent lieues de vous.

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

Cet abrégé de l'histoire universelle dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuscrit très-informe. Il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorsque les housards autrichiens pillèrent son bagage. Cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve aujourd'hui que c'est son libraire qui débite ce manuscrit, tronqué, altéré, méconnaissable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet-de-chambre du prince Charles. Tout ce que je sais, c'est qu'on en a été très-scandalisé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiser les rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté dans le tems que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite; mais il me faudrait une retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conseille M. de Beaufremont. J'ai pourtant autant de droit au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui aviez tant de droits aux féli-

cités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé, comment vont les affaires de votre famille? J'ai bien peur que vous ne soyez environnée de choses tristes. Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre santé et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris? Y a-t-il quelque nouvelle sottise? Que le milieu du dix-huitième siècle est sot et petit! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, Madame; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché.

V.

LETTRE X (*).

A Colmar, 13 mars 1754.

Grand merci, Madame, de votre consolante lettre; j'en avais grand besoin comme malade et comme persécuté. Ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde, prendre patience ou mourir. Madame du Deffand me mande qu'il n'y a que les fous et les imbéciles qui puissent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que puisqu'elle a des rentes sur le roi, il faut qu'elle vive tout le plus long-tems qu'elle pourra, attendu qu'il est très-triste de laisser le roi son héritier, quelque bien aimé qu'il puisse être.

Comment trouvez-vous, Madame, la lettre

(*) Imprimée dans l'édition de Kell. Cette lettre n'est pas écrite de la main de Voltaire; elle a été écrite sous sa dictée par Colini.

du garde-des-sceaux à monseigneur l'évêque de Metz ? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà en interdit. Je me flatte de venir, au tems de Pâques, faire ma cour aux deux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon billet de confession.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monsieur votre neveu et de madame votre belle-sœur. Cela est bien triste ; mais je ne vois guère de choses agréables. Supportons la vie, Madame ; nous en jouissions autrefois. Recevez mes tendres respects.

LETTRE XI (*).

A Colmar, 26 mars 1754.

On me dit, Madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg. Je l'adresse à M. le baron d'Arstad. J'ai bien bonne opinion de son procès. Dupont m'a lu son plaidoyer; il m'a paru contenir des raisons convaincantes : il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y a pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaise opinion de mon jugement, ou de celui du conseil d'Alsace, si monsieur votre neveu ne gagnait pas sa cause tout d'une voix. Je me flatte, Madame, de vous retrouver à l'île Jard quand je retournerai à Strasbourg. Il y a six mois que je ne suis sorti de ma chambre. Il est bon de s'accoutumer à se passer des hommes. Vous savez que j'en ai éprouvé les méchancetés

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

jusque dans ma solitude. Ce père missionnaire est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiser. Le père de Menou a désavoué la lettre qui court sous son nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos, dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe à l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois. Il vient me voir quelquefois. Je me sens destiné à être attaché à tout ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux hermites de l'île Jard. Je me recommande à leurs saintes prières.

L'Hermite de Colmar.

LETTRE XII.

Colmar, 23 octobre 1754.

Il faut, Madame, que je vous dise, à propos de notre inscription, une chose que j'aurais déjà dû vous dire ; c'est que toute inscription doit être courte et simple, et que les grands vers d'imagination et de sentiment conviennent peu à ces sortes d'ouvrages. La brièveté et la précision en font le principal mérite. Voilà pourquoi on se sert presque toujours de la langue latine, qui dit plus de choses et en moins de mots que la nôtre. Je ne vous fais pas, Madame, ces petites observations pédantesques, pour vous proposer une inscription en latin, mais seulement pour vous demander si vous serez contente d'une grande simplicité en français. Voici à peu près ce que j'oserais vous proposer, en attendant que je sois mieux inspiré.

Il eut un cœur sensible, une âme non commune;
Il fut par ses bienfaits digne de son bonheur :
Ce bonheur disparut ; il brava l'infortune.
Pour l'homme de courage il n'est point de malheur.

Je ne vous donne, Madame, ce faible essai que comme une esquisse. Voyez si c'est là ce que vous voulez qu'on dise, et je tâcherai de le dire mieux.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas de passer huit heures de suite avec la sœur du roi de Prusse à Colmar. Elle m'a accablé de bontés, et m'a fait un très-beau présent. Elle a voulu absolument voir ma nièce. Enfin elle n'a été occupée qu'à réparer le mal qu'on a fait au nom de son frère. Concluons que les femmes valent mieux que les hommes.

M. de Richelieu fait ce qu'il peut pour que j'aille passer l'hiver en Languedoc, et madame la margrave de Bareith voulait m'emmener. Mais je doute fort que ma santé me permette le voyage. Si je pouvais quitter Colmar, ce serait pour l'île Jard; ce serait pour vous, Madame, et pour votre digne amie. Ma nièce se joint à moi pour vous souhaiter de la santé, et pour vous assurer du plus sincère attachement.

V.

LETTRE XIII (*).

Colmar, 7 novembre 1754.

Qu'ai-je été chercher à Colmar? Je suis malade, mourant, ne pouvant ni sortir de ma chambre, ni la souffrir; incapable de société, accablé, et n'ayant pour toute ressource que la résignation à la destinée. Que ne suis-je auprès des deux saintes de l'île Jard? Je remercie bien madame de Brumath de l'honneur de son souvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marseille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh! le bon tems que c'était! Pour moi, je ne connais de bon tems que celui où on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de Pandore! ô espérance! où êtes-vous? M. et M.me de

(*) Imprimée dans l'édition de Kell.

Klinglin me témoignent des bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de monsieur leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloé qui puisse le guérir. Il sied bien après cela à d'autres de se plaindre ! C'est auprès de lui qu'il faut apprendre à souffrir sans murmurer. Ah ! Mesdames, Mesdames, qu'est-ce que la vie ! Quel songe et quel funeste songe ! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects.

V.

Voilà une lettre bien gaie.

LETTRE XIV (*).

Aux Délices, près de Genève, 12 avril 1756.

J'AI déchiffré votre lettre, Madame, avec le plus grand plaisir du monde. Ne jugez point, s'il vous plaît, de mon attachement pour vous par mon long silence. Ma mauvaise santé, ma profonde retraite, l'éloignement où je suis de tout ce qui se passe dans le monde, le peu de part que j'y prends, tout cela fait que je n'ai rien à mander aux personnes dont le commerce m'est le plus cher. Je n'ai presque plus de correspondances à Paris. Le célèbre Tronchin qui gouvernait ici ma malheureuse santé, m'a abandonné pour aller détruire des préjugés en France, et pour donner la petite vérole à nos princes. Je ne doute pas qu'il ne réussisse malgré les cris de la Cour et des sots. Tout allait à merveille le 5 du mois. Madame de Villeroi attend la première place vacante pour être inoculée. Les enfans de M. de la Rochefou-

(*) Lettre écrite de la main de Colini, excepté à la fin.

cauld et de M. le maréchal de Belle-Ile se disputent le pas. Il a plus de vogue que la Du Chape, et il la mérite bien. C'est un homme haut de six pieds, savant comme Esculape, et beau comme Apollon. Il n'y a point de femme qui ne fût fort aise d'être inoculée par lui. Nous commençons à prendre les systèmes des Anglais. Je crois actuellement M. de Richelieu en chemin pour aller voir s'il y a d'aussi beau marbre à Port-Mahon qu'à Gênes, et si on y fait d'aussi belles statues. Il pourra bien rencontrer sur sa route quelque brutal d'amiral anglais qu'il faudra écarter à coups de canon; mais je me flatte que le Gouvernement a bien pris ses mesures et que les Français arriveront avant les Anglais. Ceux-ci ont plus de deux cents lieues de mer à traverser, et M. de Richelieu n'a qu'un trajet de soixante-dix lieues à faire, ce qui peut s'exécuter en quarante heures très-aisément par le beau tems que nous avons.

Quoique je ne sois pas grand nouvelliste, il faut pourtant, Madame, que je vous dise des nouvelles de l'Amérique. Il est vrai qu'il n'y a pas de roi Nicolas; mais il n'en est pas moins vrai que les Jésuites sont autant de rois au Paraguai. Le roi d'Espagne envoie quatre

vaisseaux de guerre contre les révérends pères. Cela est si vrai que moi qui vous parle, je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J'étais, je ne sais comment, intéressé dans un navire considérable qui partait pour Buenos-Aïrès : nous l'avons fourni au Gouvernement pour transporter des troupes ; et pour achever le plaisant de cette aventure, ce vaisseau s'appelle le *Pascal* ; il s'en va combatre la morale relâchée. Cette petite anecdote ne déplaira pas à votre amie : elle ne trouvera pas mauvais que je fasse la guerre aux Jésuites, quand je suis en terre hérétique. Avouez, Madame, que ma destinée est singulière. Je vous assure que nous regrettons tous les jours, madame Denis et moi, que mes Délices ne soient pas auprès de l'île Jard. Mais songez, s'il vous plaît, que je vois le lac et deux rivières de ma fenêtre, que j'ai eu des fleurs au mois de février, et que je suis libre (*). Voilà bien des raisons, Madame; mais elles ne m'empêchent pas de regretter l'île Jard. Daignez faire souvenir de moi monsieur votre fils. Je vous renouvelle mon tendre respect. V.

(*) Ici commence l'écriture de Voltaire.

LETTRE XV.

Aux Délices, 2 juillet 1756.

Vos lettres, madame, sont bien aimables; mais ce n'est pas sans peine qu'on jouit du plaisir de les lire. Il n'y a point de chat qui n'avoue que vous le surpassez beaucoup. Nous avons enfin au gîte ce célèbre Tronchin, qui vous était, je crois, très-inutile. Votre régime vaut encore mieux que lui. Ce sera à vous seule que vous devrez une longue vie. Jouissez-en dans le sein de l'amitié avec madame de Broumath. Si je n'étais pas retenu dans mes Délices par ma famille, j'aurais pu avoir encore la consolation de vous voir à Strasbourg. L'électeur Palatin avait bien voulu m'inviter à venir lui faire ma cour à Manheim. Je sens que j'aurais donné volontiers la préférence à l'île Jard. Vous savez d'ailleurs que j'ai renoncé aux Cours.

Je ne sais pourquoi les parens du maréchal de Richelieu qui sont avec lui devant Port-Mahon, ont fait courir le fragment d'une

lettre que je lui écrivis il y a plus de six semaines. Ils comptaient apparemment prendre le Fort-Saint-Philippe plus tôt qu'ils ne le prendront. M. le duc de Villars me mande qu'il vient d'envoyer encore un renfort de six cents hommes et de deux cent cinquante artilleurs. On ne dit point qu'on ait pris un seul ouvrage avancé. Cependant il me paraît qu'on ne doute pas qu'on ne vienne enfin à bout de cette difficile entreprise. Elle deviendra glorieuse par les obstacles.

Vous ne vous attendiez pas, Madame, qu'un jour la France et l'Autriche seraient amies. Il ne faut que vivre pour voir des choses nouvelles. Tout solitaire, tout mort au monde que je le suis, j'ai l'impertinence d'être bien-aise de ce traité. J'ai quelquefois des lettres de Vienne. La reine de Hongrie est adorée. Il était juste que le *bien-aimé* et la *bien-aimée* fussent bons amis. Le roi de Prusse prétend à une autre gloire; il a fait un opéra de ma tragédie de Mérope; mais il a toujours cent cinquante mille hommes et la Silésie.

Adieu, Madame; recevez mes respects pour vous, pour toute votre famille et pour madame de Broumath.

LETTRE XVI.

Aux Délices, 13 août 1756.

Priez bien Dieu, Madame, avec votre chère amie madame de Broumath, pour notre Marie-Thérèse; et si vous avez des nouvelles d'Allemagne, daignez m'en faire part. Notre Salomon du Nord vient de faire un tour de maître Gonin; nous verrons quelles en seront les suites.

On dit que la France envoie vingt-quatre mille hommes à cette belle Thérèse, sous le commandement du comte d'Estrées, et que cette noble Impératrice confie trois de ses places en Flandre à la bonne foi du roi. Les Hollandais n'auront plus pour barrière que leurs canaux et leurs fromages. Ne seriez-vous pas bien-aise de voir Salomon à Vienne, à la cour de la reine de Saba? Je suis bien étonné qu'on m'attribue le compliment à la chèvre; c'est une pièce faite du tems du Cardinal de Richelieu. Je ne suis

point *au fond de mon village*, comme le dit le compliment; et il s'en faut beaucoup que j'aie à me plaindre de cette chèvre.

Je n'ai à me plaindre que de Salomon. Mais j'oublie tous les rois dans ma retraite où je me souviens toujours de vous.

J'ai chez moi une de mes nièces qui se meurt. Je me meurs toujours aussi; mais je vous aime de tout mon cœur.

V.

LETTRE XVII.

Aux Délices, 23 août 1756.

Dites-moi donc, Madame, vous qui êtes sur les bords du Rhin, si notre chère Marie-Thérèse, Impératrice-Reine, dont la tête me tourne, prépare des efforts réels pour reprendre sa Silésie. Voilà un beau moment; et si elle le manque, elle n'y reviendra plus. Ne seriez-vous pas bien-aise de voir deux femmes, deux impératrices, peloter un peu notre grand roi de Prusse, notre Salomon du Nord ? Pour moi, dans ma douce retraite, au bord de mon lac, je ne sais aucune nouvelle; je n'apprends rien que par les gazettes. Elles me disent qu'on coupe des têtes en Suède; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très-fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son parlement. Le nôtre fait, dit-on,

des remontrances pour une taxe sur les cartes, et brûle des mandemens d'évêque. On vous envoie dans votre Alsace un confesseur, un martyr de la constitution, que j'ai vu quelque tems fort amoureux, et dont sa maîtresse était aussi mécontente que ses créanciers. Les saints sont d'étranges gens. Portez-vous bien, Madame; faites du feu dès le mois de septembre. Traitez le climat du Rhin comme je traite celui du lac. Vivez avec une amie charmante. Souvenez-vous quelquefois de moi. Madame Denis et moi nous vous présentons nos respects. Il est triste pour nous que ce soit de si loin.

V.

LETTRE XVIII.

Aux Délices, 6 octobre 1756.

Si je ne me mourais pas d'un vilain rhumatisme, Madame, je crois que je mourrais de joie des nouvelles que vous avez la bonté de m'envoyer. Mais sont-elles bien vraies? Si vous en savez la confirmation, achevez mes plaisirs.

Vous avez bien raison de détester le style d'un polisson (*) qui veut faire le plaisant, et parler en homme de cour des princes et des femmes dont il n'a jamais vu l'antichambre. Il y a encore une raison de mépriser son livre, c'est que d'un bout à l'autre il contient un tissu de mensonges, ou de contes traînés dans les rues. Il est très-bien à la Bastille pour quelques impostures punissables; notre chère Marie-Thérèse y est pour quelque chose. Si Marie-Thérèse est victo-

(*) On croit que Voltaire veut parler de La Beau-melle, son ennemi, contre lequel il emploie une expression ignoble.

rieuse, comme je l'espère, et si je suis en vie, ce que je n'espère guère, vous pourriez bien encor revoir à l'île Jard votre ancien courtisan, qui vous sera attaché jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mille respects à votre digne amie.

V.

LETTRE XIX (*).

Aux Délices, 25 octobre 1756.

J'AI toujours mon rhumatisme, Madame, et de plus j'ai été mordu par mon singe, le jour de la nouvelle, vraie ou fausse, de la défaite de votre armée. Je suis au lit comme un des blessés. Pardonnez-moi de ne vous pas écrire de ma main. Je me porterai certainement mieux quand vous m'apprendrez que vos amis les serviteurs de Marie ont fait un petit tour vers Berlin. Nous nous flattons au moins que le roi de Pologne est hors de danger et hors de chez lui. Il est bien triste que ce qui put lui arriver de mieux fut de sortir de ses états. Il y a des gens qui prétendent qu'il va en Pologne armer la Pospolite en sa faveur; mais la Pospolite fait rarement des efforts pour ses souverains, et leur fournit aussi peu de troupes que d'ar-

(*) Écrite de la main de Colini, excepté à la fin.

gent. Si vous avez quelques nouvelles, Madame, daignez en faire part aux solitaires des Délices. Vous savez que les bords du Rhin sont plus près du théâtre des événemens que les paisibles bords de notre lac : nous ne sommes encore bien informés d'aucun détail ; cela est triste pour ceux qui s'intéressent à Marie, et assurément personne ne lui est plus attaché que moi depuis trois ans. (*) Mais je vous le suis bien davantage, Madame, et depuis plus long-tems. Mille tendres respects aux deux dignes amies.

V.

(*) De la main de Voltaire.

LETTRE XX.

Aux Délices, 9 novembre 1756.

Eh bien, Madame, est-il vrai que ces Russes, ces Tartares marchent ? Pourquoi donc les Francs, les Gaulois ne marchent-ils pas ? Est-il vrai que le primat de Pologne a dit à la diète que son roi était empêché, et que la diète s'est séparée sur-le-champ ? Il faut avoir la tête tournée pour vouloir régner sur ces gens-là. On bafoue leur roi, on pille sa maison, on le fait prisonnier, on lui donne à manger par une chatière, et les Polonais vont boire chacun chez soi. M. le comte d'Estrées vous a-t-il donné quelques espérances de redresser tant de torts ? Mon Dieu, que je m'intéresse à cette bagarre ! Votre cœur et le mien ont pris parti. Je suis fâché d'être si loin du théâtre où cette grande tragédie se joue. On sèche en attendant des nouvelles. M. de Broglie et M. de Valory reviennent-ils ? Le roi de Pologne est-il en

sûreté ? a-t-il un lit ? est-il à Koënisting ? est-il à Varsovie ? Le comte de Brull s'est-il sauvé ? M. de Brown a-t-il livré un nouveau combat ? Tâchez donc, Madame, d'avoir des nouvelles d'Allemagne. Daignez m'en faire part. Il me paraît que Salomon est le maître en Saxe comme à Berlin. L'Angleterre fera des efforts pour lui. Le nord de l'Allemagne lui fournira des soldats. Il y aura deux cent mille hommes de part et d'autre. Cette belle affaire n'est pas prête à finir.

Que dites-vous de Salomon, qui, étant à Dresde dans le palais du roi de Pologne, se montrait à la fenêtre ayant à ses côtés deux gros ministres luthériens ? Le peuple criait, *vivat*. Ah ! le saint roi !

On m'a promis une singulière pièce; mais oserais-je vous l'envoyer ? On craint son ombre en pareil cas.

Il fait un vent du nord qui me tue. Calfeutrons-nous bien, Madame; point de vent coulis. Mille tendres respects à vous, Madame, et à votre amie.

V.

LETTRE XXI.

Aux Délices, 23 novembre 1756.

Ah! Madame, je ne compte pas sur les Russes; qui les paierait? Mais s'ils veulent se payer par leurs mains, ce seront de chers barbares. Dieu aide et bénisse Marie-Thérèse! Mais je vois contre elle, au printems, cent cinquante mille court-vêtus de Prussiens, traînant après eux les Saxons pour leur faire la cuisine; je vois les Hanovriens, les Hessois et des guinées. Il fallait avoir mieux pris ses mesures: toutefois j'espère encore en la Providence. Le dernier mémoire de Salomon avec pièces justificatives en impose beaucoup. Il faut lui opposer des succès. Les raisons ne donnent pas un pouce de terrain. On m'a envoyé bien des papiers; tous sont inutiles. Vivons doucement, prions Dieu pour Marie, vous, votre amie et moi. Si vous savez quelque chose, souvenez-vous de l'hermite, qui vous est attaché jusqu'au tombeau.

V.

LETTRE XXII.

Aux Délices, 27 décembre 1756.

Je ne conçois rien, Madame, à l'aventure de la lettre du 3 novembre dont vous me faites l'honneur de me parler. Mais aussi je n'entends pas davantage toutes les aventures de ce bas monde. Évêques, Parlemens, Saxons, Prussiens, Autrichiens, Russes, tout cela me confond. La famine menace la Saxe et la Bohême. Laissons les hommes faire leurs communs malheurs, et jouissons de notre heureuse tranquillité, vous à l'île Jard, et moi aux Délices. Je ne me plains que d'être trop loin de vous. Ne croyons rien de tout ce qu'on nous dit. Il est vrai qu'un misérable s'est avisé de faire une édition infâme d'une Pucelle; mais il n'est pas vrai que je dusse retourner en France. Dieu me préserve de quitter la retraite charmante que je me suis faite, et qui mérite son nom des *Delices!* Quand on s'est fait à notre âge, Madame, une demeure

agréable, il faut en jouir. C'est le parti sage que vous avez pris et dans lequel il faut persister.

Permettez-moi de présenter mes respects à monsieur le premier président d'Alsace et à madame de Klinglin, et sur-tout à monsieur votre fils. Attendons patiemment l'issue des troubles d'Allemagne. Laissons les gens oisifs écrire au nom du cardinal de Richelieu. Ce monde est un orage ; sauve qui peut.

Madame Denis vous souhaite des années de santé et de tranquillité en nombre. Nous en faisons autant pour madame de Broumath. Nous n'oublions pas Marie ; mais nous craignons que les Prussiens ne troublent la maison archiducale. Adieu, Madame ; conservez vos bontés au bon Suisse.

V.

LETTRE XXIII.

A Lausanne où je serai tout l'hiver, 5 janvier.

Eh bien, Madame, monsieur votre fils n'a donc perdu qu'un cheval, et a gagné de la gloire! Je lui en fais comme à vous, Madame, mon très-tendre compliment. Je me flatte qu'il n'a pas été moins heureux dans la bataille qu'on dit que M. le maréchal de Richelieu a gagnée le 26 décembre contre M. le prince de Brunswick. J'ai gagné à Postdam plus de cinquante louis à ce prince aux échecs, mais il vaut mieux gagner au beau jeu que M. de Richelieu joue. Je n'ai aucun détail de cette grande journée qui venge l'honneur de nos armes, et qui lave dans le sang hanovrien la perfidie dont on les accuse, et la honte de l'armée de Soubise.

Vous abandonnez donc Marie-Thérèse, depuis que le roi de Prusse bat ses troupes, reprend Breslau, et a quarante mille prisonniers. Ah! Madame, ne changez pas avec la

fortune. Je vous ai vue si bonne autrichienne! Mais surtout ayez soin de votre santé. Faites comme moi. Mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante lieues de neige. Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie; quinze croisées de face en cintre donnent sur le lac à droite, à gauche et par devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au-delà de cette petite mer, et, par-delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre, et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidens de lumière. M. Desalleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Postdam.

Avez-vous toujours madame de Broumath dans votre île? Vivez-y long-tems heureuse avec elle. Je ne laisse pas de déchiffrer votre écriture, et j'attends vos lettres avec impatience à Lausanne.

Le Suisse V.

LETTRE XXIV.

A Monrion, 20 janvier 1757.

J'AI eu cinquante relations, Madame, de cette abominable entreprise d'un monstre qui heureusement n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison, il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce bâtard de Ravaillac avait trente louis d'or en poche. Ravaillac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé Maridor, et que son frère servait actuellement chez un conseiller des enquêtes. Ce conseiller a dénoncé ce frère de l'assassin, et ce frère est probablement très-innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé. Cette

abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation, et pourra apaiser toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime.

Fontenelle est mort à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue.

Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me fait retrouver mes délices beaucoup plus délices au printems. Où pourrais-je être mieux que dans le repos, la liberté et l'abondance ?

LETTRE XXV.

Premier février 1757.

Je suis bien touché du souvenir de M. le comte de Lutzelbourg. Je lui souhaite des campagnes heureuses pendant l'été et de bons quartiers d'hiver ; point de coups de fusil, de grosses pensions et des honneurs, et quelquefois une douce retraite à l'île Jard avec la plus aimable et la plus respectable femme du monde, qui est madame sa mère.

La conversation du roi de Prusse et de l'anglais Mitchell est imprimée, et n'en est guère plus vraie. Il se peut faire à toute force qu'un ministre anglais ait parlé de Dieu ; mais il ne se peut qu'il ait dit au marquis de Brandebourg que Dieu était le seul à qui l'Angleterre ne donnât pas de subsides, attendu que le marquis n'en a jamais reçu, et que le Danemarck est actuellement le seul état qui reçoive des guinées.

Je vous supplie, Madame, de vous tenir bien chaudement. Je n'ai plus de mouches; mais j'ai de la neige et autant qu'il y en a sur l'Aller. Portez-vous bien, et moquez-vous du monde. Mille respects.

V.

Copie d'une lettre écrite de Paris à M. de Voltaire, et qui se trouve sur le recto de la lettre suivante de M. de Voltaire à madame la comtesse de Lutzelbourg.

Du 30 janvier, à Paris.

Robert-François Damiens est interrogé fréquemment et longuement ; il n'est plus permis de douter qu'il n'ait des complices. La lettre adressée à M. le Dauphin est très-vraie ; vous pouvez compter là-dessus.

On lui marque dans cette lettre que sa vie est en danger ; qu'il ne lui sera pas difficile de se garantir du fer, mais qu'il n'a d'autre moyen d'éviter le poison qu'en se servant de la poudre renfermée dans la lettre. L'on a fait essai de cette poudre ; c'était le poison le plus subtil. Des consuls de la ville ont reçu aussi une lettre dans ce goût-là, datée de Strasbourg. Je ne puis revenir de pareilles abominations. Notre siècle ne vaut pas mieux que les autres.

Il est vrai que l'assassin n'a pas paru proprement un fanatique ; mais ce qui explique cela, c'est qu'il n'est point décidé qu'il n'ait pas espéré de se sauver, et il y a même apparence du contraire.

L'on débite cent choses nouvelles tous les jours ; tout devient intéressant ; il semble que tout a rapport à l'affaire principale qui occupe tous les honnêtes gens. La Bastille est pleine : l'on y a renfermé encore une dame du Meckelbourg, mais elle doit sortir aujourd'hui. Il s'agissait d'une lettre au sujet du roi de Prusse et d'un Autrichien. L'affaire est manquée, et elle n'a aucun rapport aux affaires d'ici, etc.

LETTRE XXVI.

A Monrion, 9 février 1757.

Est-il vrai ce qu'on m'écrit, que le garde-des-sceaux et M. d'Argenson sont exilés ? que l'abbé de Bernis a les affaires étrangères ? Si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre de Dresde, le 19 janvier. La Czarine veut que j'aille à Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des Cours.

Portez-vous bien, Madame, vous et votre aimable amie.

V.

LETTRE XXVII.

A Monrion, près de Lausanne, 8 mars.

J'AI été malade, Madame, et j'ai perdu mon correspondant qui me mandait bien des nouvelles que j'avais l'honneur de vous envoyer. Je retombe dans mon néant. Je ne sais plus si les troupes marchent ou non ; si mon pauvre amiral Bing a eu la tête cassée. Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur ; que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses. La chèvre n'a remporté de Paris que le mauvais quolibet *attendez-moi sous l'orme*. Portez-vous bien, Madame ; vivez avec votre digne amie ; méprisez ce malheureux monde comme il le mérite ; conservez-moi vos bontés.

V.

LETTRE XXVIII.

Près de Lausanne, 6 avril.

Quand je sais quelque chose, Madame, j'écris; quand je ne sais rien, je me tais. Hors la maladie dont est mort M. Damiens, il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin, de l'Elbe, du Niémen, ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événemens comme une tragédie que nous voyons d'une bonne loge, où nous sommes très à notre aise. Restez long-tems dans la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés, et priez toutes deux pour Marie.

V.

LETTRE XXIX.

Lausanne, 29 avril 1757.

Ce n'est point à mon cœur, ce n'est point à mon ame, ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon visage, Madame, que vous devez vous en prendre, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si long-tems ; c'est, ne vous déplaise, à mon derrière qui m'a joué de fort cruels tours. On souffre de partout, Madame, dans ce monde-ci. Il y a pourtant du bon dans la vie. Le mariage de monsieur votre fils, par exemple, est une des bonnes choses que je connaisse. Vingt mille francs de pension pour épouser sa maîtresse ! Il n'y a rien assurément de si bien arrangé et de si heureux. Madame Denis et moi nous vous en faisons, Madame, les plus sincères complimens. Vous voilà très-heureuse par monsieur votre fils. Soyez-le toujours par vous-même. Jouissez d'une santé toujours égale, que vous devrez à votre sage régime et à votre tranquillité.

Quelque chose qui arrive sur les bords du Rhin, vers Wesel, soyez contente à l'île Jard; quelques millions que le roi emprunte, soyez payée de vos revenus : voilà ce que je vous souhaite du meilleur de mon cœur. Si vous avez quelques nouvelles, amusez-vous-en, et daignez m'en amuser. Mais ne perdons ni le sommeil ni l'appétit. Supportons les malheurs du genre humain tout doucement. Adieu, Madame. La philosophie est après la santé ce que je connais de mieux. Je vous suis toujours attaché avec le plus tendre respect.

V.

LETTRE XXX (*).

Aux Délices, 7 mai 1757.

Il faut que vous me pardonniez, Madame; j'écris très-peu, parce que je n'ai pas un moment à moi; je me défais tous les jours de mes correspondances de Paris, je ne voudrais conserver que la vôtre; je ne connais plus que vous et la retraite; je m'intéresse plus à la pension de monsieur votre fils qu'à la guerre et aux finances; je veux que vous soyez heureuse de toutes les façons et de tous les côtés; on aurait beau, d'ailleurs, tout bouleverser, je n'en prendrai point d'alarmes; j'ai su faire à peu près comme vous. J'ai des terres libres, je veux y vivre et y mourir. Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter, mais la vraie jouissance est dans le travail; la culture est un aussi grand plaisir que la récolte. Le docteur Pangloss est un

(*) Écrite de la main de Colini, excepté à la fin.

grand nigaud avec son *tout est bien* ; je crois que les choses ne vont bien que pour ceux qui restent chez eux, ou pour M. de Zeutmandel et pour sa grasse et riche chanoinesse, qui épouse un très-aimable mari. Tout sera *bien* long-tems pour vous, Madame, puisque vous avez le courage de conserver votre régime ; ce n'est pas une petite vertu, et votre vertu sera récompensée. Je ne vous mande aucune nouvelle, je n'en sais que des siècles passés ; si vous en savez du siècle présent, ne m'oubliez pas ; mais songez toujours que celles qui vous regardent me sont le plus chères (*), et que je vous suis attaché avec le plus tendre respect.

V.

(*) De la main de Voltaire.

LETTRE XXXI.

Aux Délices, 4 juin, près de Genève.

Que Dieu protége Marie et qu'il vous rende sœur Broumath! Ne soyez pas surprise, Madame, que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais Brown et sur le prince Charles. Le conseil des rats est détruit par le chat Rominagrobis. Si le maréchal d'Estrées ne prévient pas le duc de Cumberland, soyez sûre que le Rominagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats, et de plus ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tiraillerie.

Que faire à tout cela, Madame? Cultiver son champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien voituré, faire très-bonne

chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort ni aux méchancetés des vivans. Mille tendres respects.

V.

LETTRE XXXII.

Aux Délices, 6 août 1757.

Madame, vous avez eu la consolation de voir monsieur votre fils; mais où va-t-il? où est-il? Pardonnez à mes questions, et souffrez l'intérêt que j'y prends. On dit à Paris que le maréchal de Richelieu va prendre le commandement de l'armée du maréchal d'Estrées, et j'en doute. On dit que ce maréchal d'Estrées a gagné une bataille le 24 juillet, et j'en doute encore. Les affaires du roi de Prusse paraissent bien mauvaises. On ne parle que de postes emportés par les Autrichiens, de convois coupés, de magasins pris. On ajoute que les officiers prussiens désertent, et que le roi de Prusse en a fait arquebuser quarante pour s'attacher les autres davantage; on dit qu'il a fait mettre en prison un prince d'Anhalt. On me mande de l'armée autrichienne que le roi de Prusse est sans ressource. Voici bien tôt le tems où madame Denis pourrait demander

les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France, voyageant avec le passe-port du roi son maître.

On croit à Vienne, que si le roi de Prusse succombe, il sera mis au ban de l'Empire, et que ceux qui ont abusé de son pouvoir seront punis.

Les Russes avancent dans la Prusse. L'ennemi public sera pris de tous côtés. Vive Marie-Thérèse! Portez-vous bien, Madame, pour voir le dénouement de tout ceci.

LETTRE XXXIII.

Aux Délices, 12 septembre 1757.

VOILA de grandes révolutions, Madame, et nous ne sommes pas encore au bout. On dit que dix-huit mille Hanovriens viennent de débarquer à Stade. Ce n'est pas une petite affaire. Je souhaite que M. de Richelieu pare sa tête des lauriers qu'on a fourrés dans sa poche. Je souhaite à monsieur votre fils honneur et gloire sans blessure, et à vous, Madame, une santé inaltérable. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très-touchante; mais j'ai toujours l'aventure de madame Denis sur le cœur. Si je me portais bien, j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion. On dit que malgré les belles et bonnes paroles du roi, messieurs des plaids font encore les difficiles. Je ne puis le croire. Mais tout cela importe fort peu à un philosophe qui vit dans la retraite, et qui n'a ni

parlemens, ni prêtres. J'en souhaite autant à tout le genre humain. Adieu, Madame. L'oncle et la nièce vous seront toujours bien attachés.

V.

LETTRE XXXIV.

19 novembre 1757, aux Délices.

Je n'ai que le tems et à peine la force, Madame, de vous dire en deux mots combien je suis affligé du dernier malheur. On doit le sentir plus vivement à Strasbourg qu'ailleurs. Je ne sais si monsieur votre fils était dans cette armée. En ce cas je tremble pour lui. Si vous avez une relation, je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer.

Madame Denis est très-malade. Je la garde. Pardon d'écrire si peu. Je répare cela en aimant beaucoup. Vous connaissez mon tendre respect.

V.

LETTRE XXXV.

Aux Délices, 9 février 1758.

La santé, Madame, la santé ! Voilà donc tout ce qui nous restait, et nous ne l'avons pas ! Vous avez été malade, l'hiver m'a tué ; Silhouette m'a ruiné. Il faut que je reprenne un peu de vie pour aller passer quelques jours auprès de vous, cet été, à l'île Jard. Monsieur votre fils se battra sans doute alors contre les Anglais et contre le prince Ferdinand, et j'en suis fâché.

On vend dans toute l'Europe les poésies du roi de Prusse, dans lesquelles il dit que l'âme est mortelle, et que les chrétiens sont des faquins. Apparemment qu'à Rosback nos Français étaient de bons chrétiens, et ont cru leur âme immortelle. Ils n'ont pas voulu perdre un si beau trésor et hasarder d'être damnés. Ils ont pardonné au roi de Prusse en bons chrétiens, et ont sauvé leurs âmes.

Que deviendra tout ceci, Madame ? Maupertuis le savait. Il avait prétendu qu'on pouvait aisément voir l'avenir en exaltant son âme. Il a laissé ce beau secret aux deux capucins entre lesquels il a remis son âme mortelle ou immortelle. Pour nos fortunes, elles sont très-mortelles, et Silhouette leur a fait une blessure incurable, J'ai grand'peur que monsieur votre fils ne soit pas payé de sa pension. Cependant ceux qui font la guerre, pendant que les autres font l'amour, mériteraient quelque petite distinction. Je veux vous parler de tout cela à l'île Jard, Madame, avant que mon âme subisse le destin dont le roi de Prusse la menace.

Vivez tant que vous pourrez ; je suis à vos pieds pour ma vie.

LETTRE XXXVI.

Aux Délices, 16 juin 1758.

Vous avez dû, Madame, avoir M. le prince de Soubise, qui probablement a passé par Strasbourg pour aller prendre sa revanche. M. le comte de Clermont joue peut-être sa première partie au moment que je vous écris. En attendant, nous payons les cartes. Permettez-moi de vous demander où est monsieur votre fils pendant toutes ces aventures. Ne sert-il pas toujours ? n'a-t-il pas été de son lit de mariage à son lit de camp ? est-il dans l'armée de Hanau ? est-il dans l'armée du Rhin ? Je fais toujours des vœux pour sa conservation, pour son avancement et pour la tranquillité de votre vie.

J'ai été sur le point, Madame, de venir vous faire une visite. Je promets tous les ans à monseigneur l'électeur Palatin de lui aller faire ma cour. Je viendrais vous demander un lit, et jouir de la consolation de causer

avec vous, si je pouvais faire le voyage; mais ma mauvaise santé et ma famille que j'ai auprès de moi me retiennent. Daignez au moins m'apprendre quelques bonnes nouvelles des bords de votre Rhin. Notre lac de Genève est plus tranquille; on n'y extermine que des truites qui pèsent trente livres; et on y est presque dégoûté de la félicité paisible qu'on y goûte. Nous sommes trop heureux. Vous n'avez vu dans votre vie que des malheurs. Vivez heureuse au milieu de tant de désolations, s'il est possible. Pourquoi donc votre pauvre neveu a-t-il choisi le voisinage de Lyon pour sa maison de campagne! Que de misère, générale, et particulière, dans ce monde! Consolez-vous avec votre très-aimable chanoinesse, et conservez vos bontés pour les hermites du lac.

LETTRE XXXVII.

Aux Délices, 26.

Je fais, Madame, ce voyage que je croyais ne pouvoir pas faire. Je vais à la cour Palatine. Ce qui m'a déterminé, c'est que vous êtes sur la route. Je voyage à très-petites journées, en qualité de malade. Je vous demande un lit dans votre île Jard. Je me fais une idée charmante et la plus douce des consolations de vous faire ma cour, de causer avec vous sur le passé, sur le présent, et même sur l'avenir. Mon voyage sera très-court; mais il sera très-agréable, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir.

Le Suisse V.

P. S. Je reçois dans le moment la lettre de M. l'abbé de Klinglin; je compte l'en venir remercier incessamment.

LETTRE XXXVIII.

Aux Délices, 20 septembre 1758.

On ne sait plus que croire et que penser, Madame. Hier, tout le monde avoue que les Russes ont été détruits; aujourd'hui, tout le monde avoue que les Russes sont ressuscités pour battre le roi de Prusse. La nouvelle vous sera venue de Paris de la défaite des Anglais auprès de Saint-Malo. C'est du baume sur la blessure que la perte de Louisbourg nous a faite. Je voudrais bien en qualité de curieux, et encore plus d'homme pacifique, savoir ce que c'est que cet armistice entre M. le maréchal de Contades et M. le prince de Brunswick; je voudrais un armistice éternel entre les hommes.

Je vous remercie de tout mon cœur, Madame, des petites coquetteries que vous faites en ma faveur en Lorraine. Vous savez combien j'aimerais une terre qui me rapprocherait de vous; mais M. de Fontenoy veut à pré-

sent vendre trois cent mille livres son Champignelle, qui ne rapporte pas plus de six mille livres de rente. Madame de Mirepoix et madame de Boufflers veulent me vendre Craon; mais il est substitué, et ce marché est difficile à conclure.

Puisque Colini a l'honneur de vous faire quelquefois sa cour, je vous prie instamment, Madame, de lui faire dire que je lui ai écrit deux fois par M. Turckeim le banquier, et que j'ignore s'il a reçu mes lettres. Madame Denis vous présente ses respects; autant en fait son oncle le suisse. Il est plein de reconnaissance pour le petit mot dont vous l'avez honoré dans certaine lettre. Portez-vous bien surtout.

V.

LETTRE XXXIX.

Aux Délices, 2 octobre 1758.

Vos nouvelles de Choisy, Madame, ne sont pas des plus fidèles. Il est très-certain que les Russes n'ont point paru après leur défaite du 25, et il est bien clair que le roi de Prusse les a mis hors d'état de lui nuire de long-tems, puisqu'il est allé paisiblement secourir son frère et faire reculer l'armée autrichienne. Croiriez-vous que j'ai reçu deux lettres de lui depuis sa victoire? Je vous assure que son style est celui d'un vainqueur. Je doute fort qu'on ait tué trois mille hommes aux Anglais auprès de Saint-Malo; mais j'avoue que je le souhaite. Cela n'est pas humain; mais peut-on avoir pitié des pirates!

La paix n'est pas assurément prête à se faire. A combien Strasbourg est-il taxé? Pour nous, nous ne connaissons ni guerre, ni impôts. Nos Suisses sont sages et heureux. J'ai bien

la mine de ne les pas quitter, quoique la terre de Craon soit bien tentante. Adieu, Madame, je vous présente mes respects, à vous et à votre amie, et vous suis attaché pour ma vie.

V.

LETTRE XL.

Aux Délices, 17 octobre.

Et monsieur votre fils, Madame! que devient-il? J'ai toujours peur; je vous prie de m'en dire des nouvelles. On parle de je ne sais quelles croquignoles que MM. de Hanovre nous ont données près de Harbourg. Monsieur votre fils est tout propre à s'être présenté là des premiers, et avoir fourré son nez plus avant qu'un autre. Je vous supplie, Madame, de dissiper mes inquiétudes. Je vais à Lausanne dans le moment. Je voudrais bien que l'île Jard fût dans mon lac. C'est avec une douleur extrême que j'envisage cette éternelle séparation. Avez-vous toujours la consolation de madame de Broumath? Je vous présente à toutes deux mes respects et mes regrets.

V.

LETTRE XLI.

Aux Délices, 1.er novembre 1758.

Il me paraît, Madame, qu'on passe sa vie à voir des révolutions. L'année passée, au mois d'octobre, le roi de Prusse voulait se tuer. Il nous tua au mois de novembre. Il est détruit cette année en octobre. Nous verrons si nous serons battus le mois prochain.

On dit le monarque Portugais blessé à l'épaule, le monarque Espagnol blessé au cerveau, le roi, ou soi-disant tel, de Suède gardé à vue, et celui de Pologne buvant et mangeant à nos dépens, tandis que les Prussiens boivent et mangent encore aux dépens des Saxons. Des autres rois je n'en parle pas. Portez-vous bien, Madame, et voyez d'un œil toujours tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde. Je tremble toujours que quelque balle de fusil ne vienne balafrer le beau visage de monsieur votre fils à qui je présente mes respects. Avez-

vous le bonheur de posséder madame de Broumath ?

Voulez-vous bien permettre, Madame, que je mette dans ce paquet un petit billet pour Colini qui vous est attaché. Pardonnez cette liberté grande. En voici encore une autre. Je vous demande en grâce, quand vous enverrez à Strasbourg, de vouloir bien dire au coureur qu'il aille, chemin faisant, laver la tête au banquier Turckeim, et lui signifier que je meurs de faim, s'il ne songe pas à moi. Pardon, Madame, mais dans l'occasion on a recours à ce qu'on aime. Mille tendres respects.

V.

LETTRE XLII.

Aux Délices, 2 février 1759.

Comment va votre santé, Madame? Comment vous trouvez-vous du plus doux des hivers? Connaissez-vous milord Maréchal, ancien conjuré anglais, ancien réfugié en Espagne, aujourd'hui gouverneur *ad honores* de la petite principauté de *Neufchâtel?* Il passa hier par Genève pour aller, de la part du roi son maître Prussien, allumer, s'il le peut, quelques flambeaux de la discorde dans l'Italie. S'il ne sert que suivant l'argent que son maître lui donne, il fera une besogne bien médiocre. Les nouvellistes du pays que j'habite, qui ont des correspondances dans toute l'Europe, disent toujours que la conspiration du Portugal n'est que la suite des amours du roi et de la jalousie d'un homme du vieux tems qui a trouvé mauvais d'être C.... Vous voyez, Mesdames, que depuis Hélène vous êtes la cause des plus

grands événemens ; mais les jésuites vous disputent votre gloire. Ils se sont mêlés de cette affaire qui ne les regardait pas. De quoi s'avisent-ils d'entrer dans la vengeance de la mort d'une femme ? Ils disent pour raison qu'ils étaient depuis long-tems en possession d'assassiner, et qu'ils n'ont pas voulu laisser perdre leurs priviléges. La mort prochaine du roi d'Espagne, les attentats contre les têtes couronnées, les amis du roi de Suède mourant par la main du bourreau, l'Allemagne nageant dans le sang, forment un tableau horrible. Cependant on ne songe à rien de tout cela dans Paris. On y est toujours aussi fou qu'auparavant, toujours se plaignant, toujours riant, toujours criant misère, et plongé dans le luxe ; et moi, Madame, toujours vous aimant avec le plus tendre respect.

V.

LETTRE XLIII.

Aux Délices, 2 juillet 1759.

Vous m'avez envoyé, Madame, la plus grosse face qui soit à Strasbourg. Oh! que ce frocart a bien l'air du secrétaire d'un intendant! Je l'ai reçu de mon mieux. Il m'a paru enchanté de mon pays. En effet, c'est la plus jolie nature du monde, et personne ne se vante d'avoir une plus belle situation que moi. Je voulais cependant la quitter, mais je suis arrêté par mes bâtimens jusqu'au mois de septembre. J'espère bien alors avoir l'honneur de vous faire ma cour à l'île Jard. Je ne sais pas encore bien positivement si on a repris la ville de Quebec. En tout cas, cela n'est bon à reprendre que l'été. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de ce vilain pays en hiver. Paris est, l'hiver et l'été, le centre du ridicule. Ramponeau, cabaretier de la Courtille, a occupé la Cour et la ville. Les convulsionnaires qui se crucifient ont un grand

parti, et la Tournelle ne sait pas trop comment les juger. Les jésuites sont poursuivis par les apothicaires pour avoir vendu du vert-de-gris, et sont accusés d'empoisonner les corps, après l'avoir été jadis d'empoisonner les âmes. On s'est mangé le blanc des yeux pour une mauvaise comédie. Portez-vous bien, Madame, et vivez pour voir des tems plus heureux et moins sots.

LETTRE XLIV.

Sans date.

J'ai vu les *Van der Meulen*, Madame, après bien des peines. Ils sont, comme je l'avais prévu, des répétitions des seconds originaux de la main du maître, et sont très-beaux. Il y en a six surtout qui méritent d'orner un Palais ; un septième est assez peu de chose. J'ai vu aussi un *Van Dick* qui vaut tous les Van der Meulen. Son seul défaut est sa grandeur. Je voudrais que l'impératrice de Russie achetât cette belle collection. Je pars, Madame, avec une douleur très-vive. Vous m'avez donné la plus grande envie du monde de troquer la Lorraine contre la Suisse. Il faut absolument être votre voisin. Mon cœur est à vous, Madame, avec le plus tendre respect.

LETTRE XLV.

Aux Délices, près de

Une lettre de vous, Madame, que j'ouvre en arrivant à ma cabane des Délices, me rend mon séjour plus agréable; mais aussi elle me fait regretter l'île Jard. Puissiez-vous, Madame, n'être pas noyée une seconde fois dans votre île! Puissiez-vous n'y recevoir que d'agréables nouvelles de l'armée où est monsieur votre fils! Je plains fort ceux qui ont des maisons de campagne à Louisbourg. Ils s'en sont défait, comme vous savez, en faveur des Anglais qui sont maîtres de l'île.

Je ne dois plus penser à Champignelle, Madame. J'apprends que la terre est substituée. La maison du prince Estherazy ou comte Estérazy, est, je pense, une maison de fille. Un petit pavillon pour souper et pour ne point dormir. Ce n'est pas là mon fait. Il me faut une belle et bonne terre, bien vivante. Mais

on passe sa vie en projets, et on meurt au milieu de ses rêves.

Je vous remercie bien vivement, Madame, de la bonté que vous avez eue de faire mention de moi dans votre lettre à votre amie de Versailles; j'en suis d'autant plus aise que je ne lui demande rien, et je me bornais à souhaiter qu'elle sût que je conserverai toute ma vie de la reconnaissance pour elle. Un tel sentiment est toujours assez bien reçu; mais il doit l'être encore mieux quand il passe par vos mains, il en a l'air plus vrai. C'est un véritable service que vous m'avez rendu et auquel je suis très-sensible.

J'ai envoyé au margrave de Bade-Dourlac la note des tableaux de Van der Meulen et du beau Van Dick. L'immensité de ces tableaux ne leur permet de place que dans une galerie de prince. Les galeries génevoises ne sont pas faites pour eux.

Adieu, Madame; je serai toujours fâché que Genève soit si loin de Strasbourg. Madame Denis vous assure de son attachement. Vous connaissez les sentimens de l'oncle qui vous est dévoué pour la vie.

V.

LETTRE XLVI.

Par Genève, au Château de Tournay, pays de Gex, 14 août 1759.

Ma douleur, Madame, est encore plus forte que ma maladie. Il faut que mon état me permette au moins de dicter mes sentimens, si je ne peux les écrire moi-même. Je partage toute votre inquiétude; vous avez sans doute dépêché un exprès pour vous informer du sort de monsieur votre fils. J'ai été saisi à la nouvelle de cette abominable journée: s'il est vrai que M. de Contades ait exposé son armée à une batterie de quatre-vingts canons, comme on le dit, cela ne peut ni se comprendre, ni être assez déploré; une faute de jugement fait donc le deuil et la ruine de la France! Vos chagrins dans ce moment occupent toute mon âme; si vous avez un moment à vous, je vous demande en grâce d'envoyer chercher Colini, et de m'instruire par lui de l'état de votre fils et du vôtre.

Adieu, Madame, ceux qui disent que *tout est bien*, sont des fanatiques bien haïssables. Ce que je souffre de corps et d'esprit m'empêche de vous en dire davantage, mais je n'en suis pas moins sensible à tout ce qui vous touche, et personne ne vous est attaché, Madame, avec un plus tendre respect que moi.

(*) L'Hermite des Délices.

V.

(*) De la main de Voltaire.

LETTRE XLVII.

3 septembre 1759.

J'AI si mal aux yeux, Madame, que je ne peux avoir l'honneur de vous écrire de ma main. Je suis aussi enchanté de la conduite de M. le prince de Brunswick envers monsieur votre fils, que je suis affligé de l'événement fatal qui rend M. le prince de Brunswick si grand et les Français si petits. Je me flatte, Madame, que M. de Lutzelbourg est actuellement auprès de vous. Si j'étais à portée d'écrire au vainqueur; si certaines circonstances ne m'en empêchaient, je le féliciterais assurément, non pas sur sa victoire, mais sur la manière dont il en use. Il me semble qu'on ne doit que des sentimens de condoléance au roi de Prusse : je le crois plus étonné d'être battu par les Russes, que M. de Contades ne l'est d'être battu par les Hanovriens. Ne m'oubliez pas, Madame, auprès de mon-

sieur votre fils, ni auprès de madame de Broumath. Si je ne bâtissais pas un château qui me ruine, je serais actuellement à l'île Jard. (*) Conservez votre santé. Il n'y a plus que cela de bon.

V.

(*) De la main de Voltaire.

LETTRE XLVIII.

6 octobre 1759.

Quand on a mal aux yeux, Madame, on n'écrit pas toujours de sa main ; si je deviens aveugle, je serai bien fâché. Ce n'était pas la peine de me placer dans le plus bel aspect de l'univers. Eh bien, Madame, êtes-vous comprise dans tous les impôts ? Vos fiefs d'Alsace sont-ils sujets à cette grêle ? N'ai-je pas bien fait de choisir des terres libres, exemptes de ces tristes influences ? Avez-vous auprès de vous monsieur votre fils ? N'a-t-on pas au moins confirmé sa pension qu'il a si bien méritée par sa valeur et par sa conduite dans cette malheureuse bataille ! L'armée n'a-t-elle pas repris un peu de vigueur ? Nous avons besoin de succès pour parvenir à une paix nécessaire. Je suis toujours étonné que le roi de Prusse se soutienne ; mais vous m'avouerez qu'il est dans un état pire que le nôtre. Chassé de Dresde

et de la moitié au moins de ses états, entouré d'ennemis, battu par les Russes, et ne pouvant remplir son coffre-fort épuisé, il faudra probablement qu'il vienne faire des vers avec moi aux Délices, ou qu'il se retire en Angleterre, à moins que, par un nouveau miracle, il ne s'avise de battre toutes les armées qui l'environnent; mais il paraît qu'on veut le miner et non le combattre. En ce cas, le renard sera pris; mais nous payons tous les frais de cette grande chasse. Je ne sais aucune nouvelle de Paris ni de Versailles, je ne connais presque plus personne dans ce pays-là. J'oublie, et je suis oublié. Le mot d'oubli, Madame, n'est pas fait pour vous. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. (*) Le Silhouette qui rogne les pensions, en a pris pour lui une assez forte. Bravo.

V.

(*) De la main de Voltaire: le reste de la lettre est d'une main étrangère, qui n'est pas celle de Colini.

LETTRE XLIX.

Aux Délices, par Genève et non à Genève, 9 décembre 1759.

Dès que Colini sera prêt à partir, Madame, je lui enverrai assurément une lettre pour l'électeur Palatin, dont on prétend que le pays commence à être exposé aux visites des Hanovriens. Vous me paraissez depuis long-tems, Madame, détachée tout-à-fait de Marie-Thérèse; les grandes passions s'usent. Celle que vous avez pour le roi de Prusse s'usera de même. Monsieur votre fils va-t-il encore se ruiner et hasarder sa vie? Où est-il, Madame? Permettez que je l'assure de mon respectueux attachement, ainsi que votre bonne et fidèle amie. Si vous avez autant de neige que nous, il faudra que le carnage cesse cet hiver. Tâchez d'être heureuse pour vous dépiquer.

Je suis à vos pieds pour ma vie.

V.

LETTRE L.

Aux Délices, 16 décembre 1759.

Calfeutrez-vous, chauffez-vous bien, Madame; digérez; jouissez de la société d'une amie charmante et de la considération personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrége ses jours dans le tracas des Cours; on les prolonge et on les rend sereins dans la retraite. Si je suis en vie, j'en ai l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices, par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'ai trois ports contre tous les naufrages; j'y ris de la folie ridicule des courtisans, et du changement continuel de scènes dans une très-mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne donnent point envie de rire; ils disent des vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le duc de Lauraguais renonce à la gloire et garde son argent; mais la France perd le sien. Bonsoir et mille tendres respects.

V.

LETTRE LI (*).

Aux Délices, 28 decembre 1759.

Jouissez de la santé, Madame, l'année 1760. N'ayez point mal aux yeux, comme moi, qui ne peux vous écrire de ma main; vivez avec votre amie, et avec monsieur votre fils, tant que vous pourrez : voyez d'un œil tranquille nos énormes sottises; mettez à la tontine et enterrez votre classe. J'ai envoyé un gros paquet à Colini, dans lequel il y a une lettre pour monseigneur l'électeur Palatin, et une autre pour le valet-de-chambre favori; il devrait l'avoir reçu. Les bontés dont vous l'honorez, Madame, me mettent en droit de vous prier de l'en avertir.

On dit qu'on a roué le R. P. Malagrida; Dieu soit béni! Vous aviez deux jésuites bien insolens, l'un à Strasbourg, l'autre à Colmar.

(*) D'une main étrangère.

Monsieur le premier Président, votre frère, ménageait ces marouffles. Ne sait-il pas qu'ils sont à présent fort au-dessous des capucins? Je mourrais content si la paix était faite, et si je voyais les jansénistes et les molinistes écrasés les uns par les autres.

(De la main de Voltaire.)

Mille tendres respects.

V.

LETTRE LII.

Aux Délices, 2 août.

On n'a pas plus tôt appris une bonne nouvelle, Madame, que vingt mauvaises viennent l'effacer. Est-il vrai que la discorde est dans notre armée pour nous achever de peindre ? On m'avait dit que la moitié de Dresde était réduite en cendres. Heureusement, il n'y a eu que les faubourgs de saccagés. Où est monsieur votre fils ? Vous savez combien je m'intéresse à lui. Puissent nos sottises ne lui être pas funestes ! J'ai encore l'espérance d'être chez vous à la fin de septembre. Je voudrais, Madame, vous engager dans une infidélité. Je veux vous proposer de me faire avoir une copie du portrait de madame de Pompadour. N'y aurait-il point quelque petit peintre à Strasbourg qui fût un copiste passable ? Je serais charmé d'avoir dans ma petite galerie une belle femme qui vous aime, et qui fait autant de bien qu'on dit de mal

d'elle. On parle de troupes envoyées contre le parlement de Normandie ; je les aimerais mieux contre le parlement d'Angleterre.

Portez-vous bien, Madame ; laissez le monde en proie à ses fureurs et à ses sottises. Que j'ai d'envie de venir causer avec vous !

LETTRE LIII.

Votre santé m'inquiète beaucoup, Madame. Mais si vous avez le bonheur d'avoir encore auprès de vous monsieur votre fils, j'attends tout de ses soins. Ce qu'on aime fait bien porter. Je prends mes mesures autant que je peux pour avoir encore la consolation de passer quelques journées auprès de vous. Mais je suis devenu un si grand laboureur, un si fier maçon, que je ne sais plus quand mes bœufs et mes ouvriers pourront se passer de moi. Nous laisserons, vous et moi, Madame, ce monde-ci aussi sot, aussi méchant que nous l'avons trouvé en y arrivant.

On dit qu'il se forme de petits orages à la Cour qui pourront bien retomber sur la tête d'une personne que vous aimez, et à laquelle je suis attaché. Rien ne vous surprendra. Votre machine a donc pris une plume et de l'encre ! Il y a long-tems que je suis persuadé que nous ne sommes que de pauvres machines. Mais quand je vous écris,

c'est mon cœur qui prend la plume. Je m'intéresse à votre santé avec la plus vive tendresse, et j'espère vous faire ma cour dans votre jardin, cet été.

LETTRE LIV.

Au château de Ferney, pays de Gex par Genève, 13 janvier 1761.

PARDON, Madame, pardon ; j'ai eu des jésuites à chasser d'un bien qu'ils avaient usurpé sur des gentilshommes de mon voisinage. J'ai eu un curé à faire condamner. Ces bonnes œuvres ont pris mon tems. On paye les rentes ; on éteint quelques dettes. Il y a de l'ordre, malgré toutes nos énormes sottises. J'ai peine à croire qu'on ôte le commandement à M. le maréchal de Broglie. Il me semble qu'il s'est très-bien conduit en conservant Goëttingue.

Avez-vous, Madame, M. le comte de Lutzelbourg auprès de vous ! Comment vous trouvez-vous du vent du nord ? C'est, je crois, votre seul ennemi. Songez, Madame, que l'hiver de la vie qui est si dur, si désagréable pour tant de personnes, et auquel même il est si rare d'arriver, est pour vous une saison qui

a encore des fleurs. Vous avez la santé du corps et de l'esprit. Il est vrai que vous écrivez comme un chat. Mais dans vos plus beaux jours, vous n'eûtes jamais une plus belle main. Voyez-vous quelquefois M. de Lucé? Seriez-vous assez bonne, Madame, pour me rappeler à son souvenir?

Madame la marquise est donc impitoyable, ou vous? Je n'aurai donc pas copie de son portrait!

Vivez heureuse et long-tems, Madame; nous vous souhaitons, ma nièce et moi, ces deux petites bagatelles de tout notre cœur.

Mille respects.

V.

LETTRE LV (*).

Au château de Ferney, pays de Gex en Bourgogne, 10 mars 1761.

Pour Dieu, Madame, envoyez-moi le portrait de madame de Pompadour ; j'aimerais mieux avoir le vôtre, mais vous ne voulez pas vous faire peindre ; il faut faire quelque chose pour ses amis, Madame. Si vous n'avez pas de copiste à Strasbourg, osez me confier l'original. J'ai de la probité, je suis exact, je ne le garderai pas quinze jours. Faites-moi cette petite faveur ; je vous en conjure.

Où est actuellement monsieur votre fils ? Je plains ses chevaux, quelque part qu'il soit, car je crois les retraites promptes et les fourrages rares. Il est plaisant d'avoir dépensé cinq ou six cent millions pour quelques voyages dans la Hesse en quatre ans. On aurait fait le tour

(*) D'une main étrangère.

du monde à meilleur marché. Je n'ai d'autre nouvelle dans mon enceinte de montagnes, sinon qu'on ne me paye point.

Avez-vous actuellement, Madame, auprès de vous votre fidèle compagne? Vous portez-vous bien? Etes-vous contente? Je rencontrai hier dans mon chemin un borgne, et je me réjouis d'avoir encore deux yeux. Je rencontrai ensuite un homme qui n'avait qu'une jambe, et je me félicitai d'en avoir deux, toutes mauvaises qu'elles sont. Quand on a passé un certain âge, il n'y a guère que cette façon-là d'être heureux; cela n'est pas bien brillant, mais c'est toujours une petite consolation. Un beau soleil est encore un grand plaisir; mais il me semble que vous n'avez jamais chaud sur vos bords du Rhin. N'avez-vous pas fait embellir et peigner votre jardin? Autre ressource qui n'est pas à négliger. Je vous avertis, Madame, que j'ai fait les plus beaux potagers du royaume; vous ne vous en souciez guère. Puissiez-vous avoir le goût de cet amusement! Mais on ne se donne rien. Si vous n'êtes pas née jardinière, vous ne le serez jamais.

LETTRE LVI.

Au château de Ferney par Genève,
30 septembre 1761.

Vous écrivez de votre main, Madame, et je ne puis en faire autant. Comment n'avez-vous pas un petit secrétaire, pas plus gros que rien, qui vous amuserait, et qui me donnerait souvent de vos nouvelles? Il ne faut se refuser aucune des petites consolations qui peuvent rendre la vie plus douce à notre âge.

Vous ne me mandez point si vous aviez votre amie avec vous. Elle aura dû être bien effrayée du sacrement dont vous me parlez. Je vous crois de la pâte du cardinal de Fleury, et de celle de Fontenelle. Nous avons à Genève une femme de cent trois ans, qui est de la meilleure compagnie du monde, et le conseil de toute sa famille. Voilà de jolis exemples à suivre. Je vous y exhorte avec le plus grand empressement.

Je vous remercie de tout mon cœur, Madame, du portrait de madame de Pompa-

dour, que vous voulez bien m'envoyer. Je lui ai les plus grandes obligations depuis quelque tems ; elle a fait des choses charmantes pour mademoiselle Corneille.

Je ne suis point actuellement aux Délices. Figurez-vous que M. le duc de Villars occupe cette petite maisonnette avec tout son train. Je la lui ai prêtée pour être plus à portée du docteur Tronchin, qui donne une santé vigoureuse à tout le monde, excepté à moi.

M. le duc de Bouillon ne vous écrit-il pas quelquefois ? Il a fait des vers pour moi, mais je le lui ai bien rendu.

Recevez-vous des nouvelles de M. le prince de Beaufremont ? Je voudrais bien le rencontrer quelquefois chez vous. Il me paraît d'une singularité beaucoup plus aimable que celle de monsieur son père. Mais, Madame, avec une détestable santé, et plus d'affaires qu'un commis de ministre, il faut que je renonce pour deux ans, au moins, à vous faire ma cour. Et si je ne vous vois pas dans trois ans, ce sera dans quatre ; je ne veux pour rien au monde renoncer à cette espérance. J'ai actuellement chez moi le plus grand chimiste de France, qui sans doute me rajeunira, c'est M. le comte de Lauraguais ; c'est

un jeune homme qui a tous les talens et toutes les singularités possibles, avec plus d'esprit et de connaissances qu'aucun homme de sa sorte. Adieu, Madame, plus je vois de gens aimables, plus je vous regrette. Mille tendres respects.

V.

LETTRE LVII (*).

Ferney, 11 octobre 1761.

Je reçois, Madame, le portrait de madame de Pompadour. Il me manque des yeux pour le voir. Mais j'en trouve encore pour conduire ma plume, et pour vous remercier. Je perds la vue, Madame; je ne vois pas ce que je vous écris. Songez que vous avez des yeux et un estomac. Conservez-les. Souvenez-vous de ma Genévoise qui a cent trois ans et qui vient de se tirer d'une hydropisie. Imitez-la. Priez pour moi quelque Saint, afin que je puisse venir vous faire ma cour et vous embrasser l'année prochaine. J'ai reçu le même jour des reliques de Rome pour une église que je fais bâtir, et le portrait de madame de Pompadour. Me voilà très-bien pour ce monde-ci et pour l'autre.

Adieu, Madame; je vous suis attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier moment.

V.

(*) C'est cette lettre qui est gravée en tête de l'ouvrage.

LETTRE LVIII.

Aux Délices, 5 décembre.

Le petit Gayot, Madame, ne nous apprend rien ; mais pourquoi ne m'apprenez-vous pas que le 22 les serviteurs de Marie-Thérèse ont attaqué en treize endroits les retranchemens des Prussiens sous Breslaw, les ont tous emportés, et ont gagné une bataille meurtrière et décisive qui nous venge et qui redouble notre honte? Les Français sont heureux d'avoir de tels alliés. Si le roi de Prusse avait les mains libres, je plaindrais fort de pauvres troupes éloignées de leurs pays, n'ayant point de maréchal de Saxe à leur tête, et ayant appris à faire très-mal le pas prussien, tout étourdis et tout sots de paraître devant leurs maîtres qui leur enseignent le pas redoublé en arrière. Le roi de Prusse m'avait écrit trois jours avant sa bataille du 5:

Quand je suis voisin du naufrage,
Je dois, en affrontaut l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Nous n'avons pas voulu qu'il mourût ; mais les généraux autrichiens le veulent. Portez-vous bien, Madame, vous et votre digne amie. Madame Denis, qui se porte mieux, vous présente ses obéissances très-humbles.

V.

LETTRE LIX.

Aux Délices, 14 février 1762.

J'APPRENDS, Madame, par les nouvelles publiques, une nouvelle que je ne veux pas croire. Les gazettes sont souvent très-mal informées. Mais s'il y a quelque fondement à ce funeste bruit, souffrez, Madame, que je mêle ma douleur avec la vôtre. Je suis encore très-incertain. Je ne peux que me borner à vous dire combien je m'intéresse à vos peines, si vous en avez, et à la douceur de votre vie, si elle n'est point troublée. Votre expérience et votre bon esprit vous ont appris que la vie est bien peu de chose, et qu'il faut au moins en jouir, puisque ce peu est tout ce que nous avons. Quelque malheur qui nous arrive et quelque perte qu'on fasse, la philosophie doit venir à notre secours, et la sensibilité de nos amis est de quelque consolation. Si la nouvelle est mal-

heureusement vraie, je voudrais être près de vous dans le nómbre de ceux dont l'amitié vous console. Vivez, Madame, et continuez de devoir votre santé à votre régime. Nous avons dans mon voisinage de Genève une femme qui a cent quatre ans passés, et qui gouverne très-bien toute sa famille. Ses ...... lui sont revenues à cent deux ans. Mais elle n'a pas voulu se remarier. Voilà l'exemple que je vous propose. Adieu, Madame. Daignez agréer le tendre intérêt que je prends à vous, mon attachement et mon respect.

V.

LETTRE LX.

Ferney, 5 avril 1762.

Comme monsieur votre fils, Madame, n'avait servi ni sous César ni sous Auguste, il ne faut pas d'épitaphe latine. C'est une pédanterie ridicule. Il faut pour un Français une épitaphe française, d'autant plus que les Romains n'ayant point dans leurs armées de grades qui répondent précisément aux nôtres, il est impossible, en ce cas, d'exprimer ce qu'on veut dire. Il est d'ailleurs de l'honneur de la langue française qu'on l'emploie dans les monumens. Elle est entendue plus généralement que la latine. Je suis fâché, Madame, de vous parler d'une chose qui renouvelle vos douleurs ; mais aussi c'est une consolation que vous vous donnez et que je me donne à moi-même. Sans une occupation qui me tiendra ici une année entière, je viendrais pleurer avec vous. On ne m'a rien mandé de

l'œil de madame de Pompadour, ni des deux de M. d'Argenson. Je les plains l'un et l'autre; mais je suis obligé de plaindre M. d'Argenson au double. Adieu, Madame; conservez vos yeux. Ni vous ni moi ne portons encore de lunettes. Remercions la nature. Mille tendres respects.

V.

LETTRE LXI (*).

Aux Délices, 13 auguste 1762.

Ma santé, Madame, ne me permet guère d'écrire ; je suis réduit à dicter, et à me plaindre de ne pouvoir jouir de la consolation de vous voir. On passe son tems à former des projets, et on n'en exécute guère. L'épitaphe latine que vous m'avez envoyée est pleine de solécismes, mais il n'y a pas grand mal ; on dira seulement que le prêtre allemand qui l'a composée ne savait pas le latin ; ce petit inconvénient n'est pas à considérer dans une si grande perte. Je vois que madame votre belle-fille aggrave encore vos douleurs ; c'est une peine de plus que je partage avec vous. Je me flatte du moins que vous n'aurez pas de procès ; ce serait éprouver à la fois de trop grands chagrins.

(*) D'une main étrangère.

Vous savez qu'on parle beaucoup de paix. Plût à Dieu qu'on n'eût jamais fait cette guerre qui vous a été si funeste ! Les nouvelles de Russie ont bien dû vous étonner, Madame ; peut-être mettront-elles des obstacles à cette paix tant désirée. Je vois de bien loin toutes ces révolutions dans mon heureuse retraite. J'y serais encore plus heureux, si Ferney n'était pas à cent lieues de l'île Jard. Je regretterai toujours les charmes de votre commerce ; je m'intéresserai toujours tendrement à votre conservation et à votre bonheur. Conservez-moi des bontés qui font ma plus chère consolation.

(De la main de Voltaire.)

Recevez les tendres respects de

V.

LETTRE LXII (*).

Aux Délices, 8 juin 1764.

Nous ne comptions pas, Madame, que madame de Pompadour partirait avant nous. Elle a fait un rêve bien beau, mais bien court. Notre rêve n'est pas si brillant ; mais il est plus long et peut-être plus doux ; car, quoiqu'elle eût toutes les apparences du bonheur, elle avait pourtant bien des amertumes, et la gêne continuelle attachée à sa situation a pu abréger ses jours. Au reste, la vie est fort peu de chose dans quelque état qu'on se trouve, et il n'y a pas grande différence entre la plus courte et la plus longue ; nous ne sommes que des papillons dont les uns vivent deux heures, et les autres deux jours. Je suis un papillon très-attaché à vous, Madame ; il y a long-tems que je n'ai eu la consolation

(*) D'une main étrangère.

de vous écrire. Une fluxion sur les yeux qui m'a presque ôté la vue a dérangé notre commerce, mais elle n'a point été jusqu'à mon cœur. J'ai resté depuis dix ans dans ma retraite, comme vous dans la vôtre. Nous sommes constans : mais je ne suis pas si sage que vous : aussi vivrez-vous plus de cent ans, et je compte n'en vivre que quatre-vingts. Vous auriez bien dû faire un joli jardin au Jard ; cela est très-amusant, et il faut s'amuser ; les eaux, les fleurs et les bosquets consolent, et les hommes ne consolent pas toujours. Adieu, Madame, mon cœur est à vous pour le reste de ma vie avec le plus tendre respect.

V.

LETTRE LXIII (*).

Ferney, 6 auguste 1764.

Vous êtes plus jeune que moi, Madame, puisque vous faites des voyages; et moi, si j'en faisais, ce ne serait que pour venir vous voir. Vous avez de la santé, et vous la méritez par une sobriété constante et par une vie uniforme. Je ne suis pas si sage que vous; aussi j'en suis bien puni. Je regrette comme vous madame de Pompadour, et je suis bien sûr qu'elle ne sera jamais remplacée. Elle aimait à rendre service, et était en état d'en rendre; mais mon intérêt n'entre pour rien dans les regrets que je donne à sa perte: ayant renoncé à tout, n'ayant rien à demander, je n'écoute que mon cœur, et je pleure votre amie sans aucun retour sur moi-même.

Si vous êtes à Colmar, Madame, je vous prie

(*) D'une main étrangère.

de faire souvenir de moi monsieur le premier Président votre frère. Je serai peut-être obligé, malgré ma mauvaise santé et ma faiblesse, de faire un tour dans votre Alsace pour quelques arrangemens que j'ai à prendre avec M. le duc de Wirtemberg; mais alors il ne sera que le prétexte, et vous serez la véritable raison de mon voyage. Vous ne sauriez croire quel plaisir j'aurais à m'entretenir avec vous; nous parlerions du moins du passé pour nous consoler du présent. C'est la ressource des anciens amis. Regardons l'avenir en philosophes, jouissons avec tranquillité du peu de tems qui nous reste. Puissé-je venir philosopher avec vous au Jard! je ne vous y dirais jamais assez combien je vous suis attaché; je croirais renaître en vous faisant ma cour. Je maudis mille fois l'éloignement des Alpes au Rhin. Adieu, Madame, portez-vous bien, et conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vie.

V. (De la main de Voltaire.)

Fin des Lettres de Voltaire à madame la comtesse de Lutzelbourg.

LETTRE

De Voltaire à M. l'abbé Pernetti.

Ferney, 21 septembre 1761.

Vous devriez, mon cher abbé, venir avec le sculpteur, et bénir mon église. Je serais charmé de servir votre messe, quoique je ne puisse plus dire : *Qui lætificat juventutem meam.*

Je doute qu'il y ait un programme pour l'édition de Corneille. Cet étalage est peut-être inutile, puisqu'on ne reçoit point d'argent, et qu'on ne fait point de conditions. Les frères Cramers donneront pour deux louis d'or 12, 13 ou 14 volumes in-8°. avec des estampes. Ceux qui voudront retenir des exemplaires, et avoir pour deux louis un ouvrage qui devrait en coûter quatre, n'ont qu'à retenir chez les Cramers les exemplaires qu'ils voudront avoir, ou chez les

libraires correspondans des Cramers, où s'adresser à mes amis qui m'enverront leurs noms, et tout sera dit. Tout n'est pas dit pour vous, mon cher confrère ; car j'ai toujours à vous répéter que je vous aime de tout mon cœur.

V.

LETTRE

*De M. R*** à l'Éditeur.*

J'AI lu, Monsieur, le recueil de Lettres que vous m'avez confié. Cette lecture m'a inspiré des réflexions dont, en quelque sorte, je vous dois le tribut. La correspondance s'ouvre par un billet daté de Kell, au moment où Voltaire, après son aventure de Francfort, remettait le pied en France; elle finit à la mort de madame de Pompadour. La comtesse de Lutzelbourg était liée avec la trop célèbre favorite. Il existe de ces deux dames une correspondance très-suivie, où l'une implore les bonnes grâces de la sultane pour des priviléges de finances et pour l'avancement de son fils, où l'autre donne des ordres pour l'achat d'étoffes et de colifichets. Les priviléges, l'avancement, malgré la bonne volonté que témoigne toujours la marquise, dépendaient des ministres, et

les ministres d'alors étaient si austères ! La comtesse n'obtenait rien : ce qui ne l'empêchait pas d'exécuter fidèlement les ordres de la favorite, et de faire arriver le tribut de l'Alsace dans cet immense mobilier où le luxe des quatre parties du monde venait pomper une partie des trésors de la France. Il paraît que la marquise, dans sa correspondance avec la *grand'femme*, c'est ainsi qu'elle appelait madame la comtesse de Lutzelbourg, n'avait pour but que d'alimenter le zèle de sa commissionnaire; comme d'un autre côté, Voltaire, qui n'ignorait pas cette correspondance, mais devant qui peut-être on en relevait le motif, entretenait un commerce avec la comtesse, dans l'espoir de se concilier la bienveillance de la favorite, qui ne paraissait pas trop portée pour lui : il croyait surtout, dans la situation où il se trouvait, avoir besoin d'une pareille protection.

De ce qu'il n'est question de madame de Pompadour que vers la fin de la correspondance, il ne faut pas en conclure d'abord, à la gloire de Voltaire, que l'amitié seule a dicté ses Lettres. On sait que Voltaire, pour les démarches qui pouvaient le compromettre, avait coutume de faire partir à la fois deux

lettres : l'une relative à ses intérêts du moment, et c'était la plus importante ; l'autre ostensible, et que la vanité du correspondant pouvait montrer aux parens, aux amis, aux connaissances, voire même faire imprimer comme un témoignage public d'estime de la part du grand homme. Je n'affirmerai pas que ces deux sortes de correspondances, l'une secrète et l'autre publique, aient eu lieu avec madame la comtesse de L*** ; mais dans celle qui nous occupe, Voltaire se jette avec tant de promptitude sur les nouvelles politiques, il déguise avec tant de grâce l'alternative de ne parler à la comtesse que de la santé, de la pluie, du beau tems, ou de ne lui rien dire du tout, qu'en vérité, pour peu qu'on ait le goût des conjectures, la mienne ne peut que paraître assez plausible.

Nul écrivain n'a porté plus loin que Voltaire ces agrémens de style qui consistent dans la rapidité des rapprochemens et des aperçus, dans l'adresse des transitions inattendues, dans la vivacité des expressions ; nul écrivain n'a su varier plus délicatement ces formules banales de politesse, que sa plume légère et piquante parvient toujours

à rajeunir. Il peut, en ce genre, servir de modèle à tout homme célèbre, obligé de condescendre aux avances de cette classe d'importuns, dont l'humble vanité s'attache au tourbillon des grandes renommées, à peu près comme des satellites obscurs qui tournent autour d'une brillante planète. Mais il faut répandre autant d'éclat que Voltaire, il faut que l'enthousiasme public donne autant de prix à chaque ligne, à chaque mot qu'on daigne laisser échapper, pour qu'un bel-esprit, pour qu'une femme à prétentions se contentent de missives aussi brèves.

Il y a dans ces Lettres une philosophie vraie et charmante, me disait l'autre jour un de mes voisins qui fut ambitieux toute sa vie, et qui maintenant, appesanti par l'âge et trompé dans toutes ses espérances, n'aspire qu'au néant, parce que rien ne touche de plus près au néant que l'ambition. Grand bien fasse au voisin une telle philosophie qui, n'estimant que la santé, nous livre en proie aux médecins et aux charlatans; qui, ne trouvant de doux que la *culture d'un jardin*, fait dépendre notre repos du caprice des vents et des chenilles! sans doute c'est un bien précieux que la santé; c'est

un aimable soin que d'arroser des fleurs : mais il faut au sage des biens plus précieux encore ; son cœur réclame de plus importantes, de plus utiles occupations.

A ce propos, je soutenais au voisin que Voltaire ne devait pas être compté parmi nos grands philosophes. Vous sentez combien cette opinion lui parut étrange ; il me regardait comme un homme de l'autre monde, et cependant je ne suis pas le seul de mon avis. La plupart des philosophes étrangers pensent de même ; par jalousie, répliqua le voisin. Mais, lui dis-je, où Voltaire aurait-il puisé les principes d'une philosophie saine et féconde ? Serait-ce à la cour du Régent, dans la société du maréchal de Richelieu et des autres *roués* de ce tems-là ? De toutes ces fréquentations si flatteuses pour son jeune amour-propre, avait-il pu retirer d'autre fruit que le mépris des bonnes mœurs et de l'humanité ? Serait-ce dans cette retraite charmante, où la marquise du Châtelet prodiguait sur ses pas tous les avantages de la richesse, toutes les commodités du luxe ! Divinité de ces lieux, il n'avait aucun rapport avec cette classe d'hommes dont la misère, les travaux, les désirs, les passions fournissent

le premier aliment aux méditations du philosophe. Il n'y voyait du moins que la portion du peuple des campagnes, où le luxe recrute ces armées de valets, dont la bassesse étonne le riche même qui s'en sert, et dont les rustiques flatteries préludent à l'impudence que la livrée doit bientôt leur donner. Était-ce à la cour de Frédéric, que Voltaire aurait appris à honorer son siècle, après l'avoir étonné par des qualités si brillantes ? S'il eût été autre chose qu'un bel-esprit extraordinaire, il pouvait, à son retour de Prusse, mettant à profit l'expérience du passé, embellir sa vieillesse des travaux de l'esprit les plus graves, les plus dignes de considération et de respect. C'était le moment alors de secouer toutes les petitesses du courtisan, toutes les jalousies de l'homme de lettres, plus ambitieux de bruit que de gloire, de devenir l'homme de tous les siècles, et non pas seulement du siècle le plus frivole. Au lieu de cela, que voit-on? Des obscénités pour hochets de sa vieillesse ! les emportemens d'une haine concentrée contre quiconque blessait son amour-propre, soit par des injures, soit par des succès ; la rage la plus ridicule et la plus infâme contre l'au-

teur de la plus pure morale, de la religion la plus féconde en vertus! Avec cette éducation des événemens et des sociétés particulières où il vécut, avec une telle disposition du cœur, à quoi pouvaient être employés tant d'esprit, des facultés si vives, une sagacité si prompte, si ce n'est à prouver que Voltaire, en courant après les triomphes d'une raison dédaigneuse, laissait échapper bien des lauriers poétiques que lui réservaient encore les Muses dont il fut, dès son enfance, le nourrisson chéri?

Il est un signe frappant qui ne permet pas de confondre la philosophie avec le délire d'esprit qui en usurpe le nom. Se moquer de tout, attaquer par des sarcasmes les institutions les plus salutaires, compromettre avec des bons mots le sort des peuples; ce sont là des exploits auxquels peut prétendre l'esprit armé d'orgueil et d'un zèle pervers, qui ne manque pas d'encouragement et d'éloges. Mais il faut autre chose que de l'esprit pour réformer les abus, et faire servir cette réforme à la conservation de ce qui est bien. L'esprit qui détruit, c'est la torche incendiaire d'Eratosthènes et d'Omar; c'est la manie de Voltaire et de ses trop nombreux

disciples : la sagesse qui réforme, c'est le génie de Montesquieu, et quelquefois celui de Rousseau.

Avec beaucoup d'esprit, on peut n'être qu'un malhonnête homme; parce qu'avec de l'esprit on déguise ses torts, non-seulement aux yeux d'autrui, mais encore à ses propres yeux, ce qui est peut-être plus funeste. Le plus habile avocat de l'égoïsme, c'est l'esprit: comment les passions parviennent-elles le plus souvent à étouffer la voix de la raison, si ce n'est avec le secours de l'esprit ? Et la raison elle-même serait-elle jamais dangereuse, si l'esprit n'en prostituait quelquefois les charmes austères ! Ce protecteur des passions, cet avocat de l'égoïsme pourrait-il ne pas flétrir dans certaines âmes tout sentiment généreux ! et les âmes ainsi arides peuvent-elles ne pas éprouver cette indifférence absolue pour le bien et pour le mal, qui fait qu'on ne tient à rien, pas même à sa propre perversité ? Les siècles où brilla le plus d'esprit ne furent jamais ceux où l'on respecta le plus la conscience et l'honneur. Le vieux Caton n'était pas contemporain des Horace et des Catulle; et si, dans un siècle très-policé, il arrive que des hommes sachant

faire des livres ne savent pas faire leur fortune, ce n'est pas toujours pour avoir trop d'esprit, comme ils voudraient qu'on le crût; c'est qu'en de tels siècles il faut souvent très-peu d'esprit pour faire un livre; des richesses littéraires devenues trop communes, offrent plus de facilité aux voleurs.

Image de son siècle par sa qualité dominante, par l'esprit, Voltaire le fut encore par le mépris de tout principe qui pouvait nuire à sa fortune, à ses plaisirs, à ses projets de plaire. L'intérêt du moment, voilà quelle fut sa première loi; loi invariable, qui jette dans la conduite des variations perpétuelles, et qui, sans relever l'âme de sa bassesse accoutumée, produit quelquefois des actes de douceur, de bienveillance et même de vertu, surtout quand la douceur, la bienveillance et la vertu peuvent être utiles et ne coûtent rien.

Par un abus de mots qui tient à l'abus général de l'esprit, on appelle mobilité de principes cette force d'inertie que donnent à l'âme de funestes raisonnemens, et qui lui permet de suivre tour à tour les impulsions les plus contraires, pourvu qu'elles soient toutes avantageuses. On nous présente cette mobilité

de principes comme un des caractères du siècle. En vérité, c'est lui faire trop d'honneur. Il n'est point de changement possible pour ce qui n'existe pas, et cette apparente mobilité sous laquelle on chercherait vainement à déguiser l'absence réelle de tout principe, ne peut que devenir un tort plus grave pour quiconque veut y trouver une excuse.

Si, fatigué de ces réflexions qui, pour n'être pas tout-à-fait à leur place, n'en sont peut-être pas moins justes, vous alliez me supposer quelque arrière-pensée dont je m'approcherais par une voie détournée, j'irais au-devant de vos conjectures, et pour me soulager bien vite de tous mes préambules, je vous raconterai une petite anecdote qui se rattache, tant bien que mal, au chapitre de la mobilité des principes, et par laquelle je terminerai ma longue lettre.

La roue d'une voiture de poste se brise, près d'une petite ville de Champagne, sur la route de Paris. On arrête ; les voyageurs descendent. Le charron du lieu est mandé ; il n'est pas fort habile ; la roue a besoin d'être changée ; il faudra du tems. Les voyageurs murmurent ; mais enfin le meilleur parti est de prendre patience, de chercher à tuer ce

tems comme on pourra. La petite ville ne présente pas de grandes ressources ; madame la Baillive, M. l'Elu, madame la Sénéchale, madame la Procureuse du roi sont à la campagne ; M. le Curé est chez la marquise de *** qui s'intéresse au bien de la paroisse : point de refuge honnête. Faute de mieux, nos voyageurs, hors un, entrent dans un méchant cabaret, demandent des boules et se mettent à faire leur partie sur le grand chemin. Le voyageur qui ne jouait point avait déjà visité, *intrà* et *extrà muros*, la petite ville. Il avait remarqué, sur une petite éminence, un joli bâtiment très-propre, dans la plus riante exposition du monde, surmonté d'un petit clocher. C'était une capucinière. Il s'avance, il sonne, on lui ouvre. Il demande à parler au Père gardien. Le religieux paraît, voit un homme d'une taille moyenne, maigre, ayant l'air un peu souffrant, vêtu d'une manière simple, mais propre ; il lui fait un bon accueil : le voyageur demande l'hospitalité ; on ne saurait la lui refuser. L'*angelus* sonne ; vous plairait-il de le dire avec nous ? — Pourquoi pas ? répond l'inconnu ; et il s'acquitte de cet acte de dévotion avec autant de piété que les bons Pères.

L'heure du dîner est arrivée; on a préparé un peu plus que l'ordinaire du couvent, en l'honneur d'un étranger si aimable. Pendant le repas, on parle d'abord un peu de tout; l'inconnu n'est étranger à rien : on tombe sur la théologie; l'inconnu s'en tire à merveille : viennent ensuite les grands hommes de l'ordre; l'inconnu les connaît tous : on bénit la mémoire du séraphique fondateur; l'inconnu raconte sur ce saint homme des particularités qu'ignoraient les bons Pères, toujours plus prévenus en faveur d'un hôte si religieux et si savant. Les plus beaux monastères de l'ordre sont passés en revue; l'inconnu remarque avec complaisance l'attention qu'ont les enfans de Saint-François de choisir les plus beaux sites pour y placer leur demeure. Un homme si instruit de tout ce qui regarde l'ordre, et qui lui paraît si attaché; un théologien si habile ne peut être qu'une excellente acquisition à faire. On lui glisse quelques propositions, en lui faisant entrevoir que son mérite l'élevera en peu de tems aux premières dignités; on le presse d'accepter tout au moins l'agrégation séculière. L'inconnu y pensera; il est fort sensible aux offres obligeantes des saints Pères. Cepen-

dant on vient avertir que la voiture est prête ; les religieux en paraissent affligés : ils témoignent beaucoup de regrets sur le départ prochain de l'aimable voyageur ; celui-ci ne leur montre pas moins de reconnaissance pour le bon accueil qu'il a reçu : on se fait bien des promesses de part et d'autre ; on se sépare enfin avec autant de peine qu'en auraient éprouvé d'anciens amis. Voulez-vous savoir maintenant quel était cet homme ? Voltaire.

FIN.

